



Elektra, opéra total, relu par Yannick Nézet-Séguin
Page E 3



Les stratégies médiatiques du **groupe État islamique**
Page E 9

CULTURE

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 21 ET DIMANCHE 22 NOVEMBRE 2015



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Les Trois Accords

S'amuser avec le corps et les amours différentes

PHILIPPE PAPINEAU

Après plus d'une décennie de rigolade et cinq albums de chansons rock plongées dans l'absurdité, la sympathique bande des Trois Accords peut pratiquement aller n'importe où il lui semble bon d'aller. Trois ans après une plongée dans l'amour des aînés avec *J'aime ta grand-mère*, le parolier et chanteur Simon Proulx et sa bande lancent le plutôt grunge *Joie d'être gai*, une ode croisée à l'amour homosexuel et à... l'esthétique corporelle. Eh oui.

Le Devoir a retrouvé Les Trois Accords mardi dans le lobby du National, dans le Village montréalais, au matin de leur lancement. La salle et la scène étaient décorées de ballons roses, clin d'œil peut-être à ces guirlandes qui tapissent la rue Sainte-Catherine l'été, et auxquelles le groupe fait un clin d'œil dans sa pièce *Dans le coin*. « J'avais rêvé d'autre chose / d'endroits où la vie est belle / Marcher sous les boules roses / Danser sous les arcs-en-ciel. »

« Partout il y a de ce concept-là, d'amour différent, et de personnes qui s'aiment en fait tout simplement », raconte Simon, évoquant la pièce-titre qui peut bien se lire à tous les niveaux ainsi que *Dans le coin* et *Les dauphins et les licornes*.

Le batteur Charles Dubreuil fait rapidement un parallèle avec plusieurs pièces de leur répertoire comme *Tout nu sur la page*, *Dans mon corps* et *Elle s'appelait Serge*, ainsi qu'à leur der-

nier album, qui montrent plusieurs facettes du corps et de l'amour. « Les contraintes amoureuses de J'aime ta grand-mère ne sont pas différentes des contraintes amoureuses d'un amour homosexuel, par le regard des autres, ce qui est socialement accepté et défini. Ça fait quand même des lieux intéressants pour Simon, à observer en tant qu'artiste. »

Question d'esthétique

Une fois cela dit, les quatre gars minimisent un peu cet angle d'attaque. Plusieurs de leurs amis qui ont écouté l'album sans contexte et sans la pochette en main — montrant, il faut le dire, une licorne et un dauphin qui dansent dans un cosmos traversé d'un arc-en-ciel — n'y ont pas vu plus qu'il ne faut de références homosexuelles. Logique, l'amour ça reste l'amour, sous un drapeau multicolore ou pas.

Ce sont beaucoup les références à l'esthétique physique qui ressortent ensuite comme thème. Suffit de lire la liste des chansons pour s'en convaincre: *J'épile ton nom*, *Top bronzés*, *J'ai un massage pour toi*, et le diptyque qui clôt le disque, *L'esthéticienne* suivie de *C'est pas facial*.

« C'est l'autre ligne du disque avec l'idée de l'homosexualité, dit Simon. C'est deux lignes qui vivent bien ensemble. Elles étaient inspirantes, j'imagine. Un moment donné, c'était devenu un running gag avec Gus [Van Go, un des réalisateurs]. On se disait que l'esthétisme, c'était la prochaine affaire cool. C'est parti là-dessus et c'est un champ lexical qui est le fun, c'est un bel

univers en fait. On ne parle pas assez souvent des esthéticiennes. Trop peu. »

Du grunge et de la disto

En général plus discret, le bassiste Pierre-Luc Boisvert ramène à raison la discussion au bout du spectre qui le concerne davantage: le son, la musique, les instruments. Selon lui, la nouveauté frappante de *Joie d'être gai* est sa signature sonore, clairement plus grunge que les précédents albums du groupe. On entend des vibrations un peu plus juvéniles, du *feedback*, des clin d'œil musicaux — les fans de Weezer et des Smashing Pumpkins vont certainement sentir quelques références ici et là.

« Les textes sont super intéressants, mais à la première écoute c'est vraiment le son qui est nouveau, qui est rock, grunge, qui frappe. C'est le trip qu'on voulait faire avec ce disque-là, on voulait faire de quoi qui nous rappelle notre adolescence, des groupes qui nous ont influencés, Weezer, Nirvana. Et ça paraît dans les sons de guitare. »

A priori, le groupe pensait que son escapade à New York pour enregistrer ce disque au studio de Gus Van Go et Werner F serait de la tarte. Mais pour arriver au son qu'ils avaient en tête, il a fallu beaucoup plus de temps que prévu. « Plus on jouait, plus les chansons s'en venaient très grunge, rock, on pouvait pas juste arriver et mettre de la disto, raconte Charles. Mais pour que ce soit tasty et que ça se passe, il fallait



« On aime ça repousser nos propres limites, c'est correct que ce soit comme ça. Et ça paraîtrait sinon. »

VOIR PAGE E 4 : ACCORDS

CULTURE

Prières et anathèmes

ODILE TREMBLAY



Chaines de prières en France et à l'étranger, évangélistes en neuves, fidèles et moins fidèles à genoux. Dans l'épreuve, les gens ne savent plus à quels saints se vouer. La Toile enfle les orémus à portée virale, les lampions brûlent à l'église comme au temps des grandes pestes. La télé retransmet les assauts policiers dans la multiethnique commune de Saint-Denis, à l'ombre de la basilique, cette nécropole des anciens rois — croisés ou pas. La France est en guerre.

On écoute le *Requiem* de Fauré; riches de l'héritage culturel des puissantes œuvres du passé conçues dans la foi ardente. Imbibés que nous sommes d'encens, de grandes orgues, de musique sacrée et de vin de messe. Malgré nous, parfois. Ça

n'empêche pas de grogner.

Depuis une semaine, un déluge de prières internationales venues de partout, — et de plusieurs célébrités américaines — s'abat sur les Parisiens endeuillés par les attentats. «*Merci pour #PrayforParis*, a répondu le dessinateur et cinéaste Joann Sfar, *mais nous n'avons pas besoin de plus de religion! Notre foi va à la musique, aux baisers, à la vie, au champagne et à la joie!*»

D'autres voix invitent avec raison les gens en état de choc à éviter les amalgames. Religion n'est pas synonyme d'intolérance et de meurtres en série. Voyez le pape François! On l'aime bien, c'est vrai... mais son Vatican corrompu, pas mal moins.

Elle s'est tellement invitée dans l'actualité, cette religion-là. Nous revoici postés à son chevet.

En principe, songe-t-on, l'élévation spirituelle devrait inciter au pacifisme. Dans l'islam comme ailleurs. La vie intérieure n'est-elle pas le réservoir d'immenses richesses?

Sauf que les religions établies, fondées par des types très bien souvent — aimez-vous les uns les autres, qui dit mieux? —, tournent si mal quand l'ivresse du pouvoir et le fanatisme s'en mêlent.

Voyez le passé catholique écrit en lettres de sang à coups d'Inquisition, de conquêtes assassines, de croix brandies, de répressions sexuelles et culturelles. Regardez ces jeunes têtes brûlées islamistes tirer sur des gens couchés par terre dans un cabaret aux cris d'«*Allah akbar!*»

Loin de moi l'intention de jeter l'huile sur le feu de l'islamophobie (faites plutôt entrer les migrants qui fuient État Islamique). La grande majorité des musulmans n'a rien en commun avec cette soif de destruction pure, mais reçoit l'orage en pleine poire.

La religion vaut mieux que ça au départ. Mais que de crimes on commet en son nom...

Assez pour dérouler un long tapis rouge à la laïcité. Croyez en ce que vous voudrez, mais sortez vos convic-

tions de l'agora. Et priez — si priez il y a — de laisser vos *guns* à l'entrée...

Les artistes devant les abus

Tout n'est pas si simple avec la religion. Les Québécois le comprennent. Une chape de plomb pesait sur leurs épaules quand le clergé faisait la loi, avec sa litanie de profanations, mais aussi de dévouements. Lorsque le peuple a secoué ses chaînes à la Révolution tranquille, il a jeté ses balises éthiques dans le même caniveau que le joug. Allez ouste! Ils n'étaient pas tous pourris, du côté de la soutane et de la coiffe, les religieux sous la Grande Noirceur, c'eût été trop simple. Mais trop d'abus camouflés et si graves venaient de leurs rangs...

Nous voici en 2015, la culture chrétienne sous le bras, croyants comme athées, nourris de ses culpabilités, de ses idéaux et de ses dérailements, les sacres aux lèvres. Nos artistes en témoignent encore: on a la laïcité gorgée d'eau bénite, comme de son rejet jaillissant.

Et ce, dans bien des coins du globe. Au cinéma, le film le plus percutant de l'année est *El Club* du Chilien Pablo Larrain, huis clos d'enfer sur d'anciens prêtres catholiques pédophiles qui se balancent des horreurs par la tête. *Spotlight* de Tom McCarthy, en salle depuis vendredi, revient sur l'enquête du *Boston Globe* qui mit au jour en 2002 les réseaux de protection de prêtres pédophiles américains. On n'en sort pas.

L'Église n'en finit pas non plus d'inspirer les artistes québécois, sous un angle lumineux, comme dans les films de Bernard Emond, la plupart du temps par ses points d'ombre. Entre interdits et sévices pédophiles resuscités, la revoici sans cesse au



Dans *La divine illusion*, le dramaturge Michel Marc Bouchard dépeint la misère du peuple et les dérapages du clergé.

détour d'un roman, d'un film ou d'une pièce. Tant de traumatismes à colmater...

Encore au poste, ce passé religieux, sur les planches du TNM cette fois, à travers la brillantissime pièce de Michel Marc Bouchard, *La divine illusion*.

Si un créateur a su montrer du doigt les pires tares du catholicisme des heures sombres: pédophilie, domination aveugle et hypocrisie féroce, c'est bien l'auteur des *Feluettes*.

Retour au thème dans cette pièce remarquable, mise en scène par Serge Denoncourt. Entre drame et humour, entre venue de la grande tragédienne française Sarah Bernhardt à Québec en 1905 et les hauts cris du clergé repoussant l'infamante, aux mœurs libres et au verbe haut, les tensions s'attisent.

Michel Marc Bouchard brosse la misère du peuple et les dérapages du clergé. S'y glissent les aspirations artistiques d'un jeune novice, et la douleur d'un autre, destiné à la soutane malgré ses vœux, agressé par un prêtre durant

cinq ans, brebis expiatoire qui étouffe ses cris de révolte pour aider sa famille indigente.

Ai-je dit qu'Anne-Marie Cadieux s'y révélait aussi divine que la star qu'elle incarne? Que l'éclat linguistique des répliques de Bouchard brillait dans la nuit?

Un parallèle s'impose avec *Le confessionnal* de Robert Lepage. Dans son film de 1995, l'homme de théâtre abordait aussi la venue d'un grand personnage à Québec, Alfred Hitchcock, en 1952, sur le plateau de *I Confess*, revenant sur les effets de l'omnipotence cléricale au sein d'une société muselée.

Ces œuvres redisent la nécessaire vigilance quant aux religions, même chez les croyants. Trop de pulsions de haine et d'oppression détournent les dogmes pour infiltrer les esprits. Trop de propagande éloigne des puits de lumière. Trop d'«*hommerie*» se cache sous le divin.

Et délivrez-nous de l'obscurantisme. Amen!

otremblay@ledevoir.com



POUR LES JEUNES DE TOUS ÂGES

NOS CADEAUX DES FÊTES

CARTE-CADEAU RENAUD-BRAY de 15 \$
AVEC TOUT ACHAT DE BILLET POUR 1 DE NOS 2 SPECTACLES DES FÊTES*



3 À 8 ANS

TERRIER

26 NOV. 2015 AU 3 JANV. 2016



4 À 6 ANS

LE TEMPS DES MUFFINS

15 DÉC. 2015 AU 3 JANV. 2016

ENVOLEZ-VOUS VERS LA BAIE JAMES*

Participez et courez la chance de gagner un voyage pour 4 personnes. Valeur de 8 600 \$

* DÉTAILS ET RÈGLEMENTS
MAISONTHEATRE.COM

OFFERT PAR



EN PARTENARIAT AVEC



COMMANDITAIRE DE SAISON



CONCOURS

LE THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE PRÉSENTE EN CODIFFUSION AVEC LE THÉÂTRE DE LA BORDÉE

Tu te souviendras de moi

SUPPLÉMENTAIRES
28 NOVEMBRE ET
5 DÉCEMBRE
À 16H

DU 24 NOVEMBRE AU 5 DÉCEMBRE

TEXTE FRANÇOIS ARCHAMBAULT
MISE EN SCÈNE FERNAND RAINVILLE
AVEC CLAUDE DESPINS, EMMANUELLE LUSSIER MARTINEZ,
GUY NADON, MARIE-HÉLÈNE THIBAUT ET
JOHANNE-MARIE TREMBLAY

«François Archambault livre une pièce bouleversante, percutante et qui touche droit au cœur.»
-Luc Boulanger, *La Presse*

«Difficile de résister à la force du texte et à Guy Nadon (...)
C'est riche, c'est drôle, c'est émouvant!»
-Stéphane Leclair, *Radio-Canada Première*

«Un spectacle bouleversant et immense. À voir absolument.»
-Sébastien Diaz, *Voir*



LE DEVOIR

BILLETTERIE 418 694-9721
BORDEE.QC.CA

LA BORDÉE



LE PIANO MUET

Société de musique contemporaine du Québec - SMCQ Jeunesse

28 NOV à 15h

CONTE MUSICAL DE GILLES VIGNEAULT
Pour tous

Une sortie musicale qui enchante les grands-parents, les parents et les enfants. Activités à partir de 13 h 30. Thé, chocolat chaud et biscuits seront servis!



MAISON DES ARTS DE LAVAL
1395, boul. de la Concorde Ouest
www.maisondesarts.laval.ca
Métro Montmorency
Maison des arts de Laval



Québec

Canadian Heritage Patrimoine canadien

CULTURE › MUSIQUE

Elektra,
l'opéra
« grandissime »

CHRISTOPHE HUSS

Elektra de Richard Strauss prend l'affiche ce samedi à l'Opéra de Montréal pour quatre représentations. À la baguette, rien moins que Yannick Nézet-Séguin.

«Elektra est l'une des grandissimes partitions de l'histoire; c'est une musique d'un niveau indescriptible.» Yannick Nézet-Séguin s'exprime sans ambages pour convier les spectateurs à vivre cette expérience «qui hante et habite pendant des jours, des semaines, des mois...»

«Pour un amoureux de musique, Elektra est l'aboutissement de tout ce qu'il y a eu avant et ouvre la porte à Berg», résume le chef en entrevue au Devoir.

«Pour un public plus large, cette Œuvre, avec un grand O, montre en quoi l'opéra est unique. Aucun film, aucun concert, aucun livre, aucune pièce de théâtre ne peuvent atteindre cette richesse et ces degrés de lecture. Strauss nous fait vivre des émotions qu'on ne vivrait pas autrement, et qu'on ne peut même pas identifier. Nous sommes assis, ça nous touche, mais nous ne savons pas pourquoi, car cela dépasse la conscience. Elektra, composé à l'époque même de Freud, c'est le subconscient mis en musique....»

Mythologie

Créé à peine trois ans après *Salomé*, le 25 janvier 1909 à Dresde, *Elektra* a été adapté de la tragédie de Sophocle par Hugo von Hofmannsthal, qui deviendra par la suite le librettiste attitré de Richard Strauss.

L'action se déroule à Mycènes. Au retour de la guerre de Troie, le roi Agamemnon est tué par sa femme Clytemnestre et l'amant de celle-ci, Egisthe. Clytemnestre et Agamemnon ont trois enfants: Electre, mue par le désir obsessionnel de venger son père, Oreste, parti se cacher à l'étranger, et Chrysothémis, moins assoiffée de vengeance, qui tente de tempérer sa sœur.

Le rôle-titre d'*Elektra* est un rôle de possédée, l'un des plus lourds de l'histoire. L'opéra, ramassé en un acte, qui déploie l'orchestre le plus riche que l'on puisse imaginer, est une suite de scènes tendues. Acmé de la haine: le face à face entre la mère, Clytemnestre, et sa fille, Electre, chacune déterminée à tuer l'autre!

«Quelle partition!» s'exclame Yannick Nézet-Séguin. Pourtant, «*Salomé était mon premier amour. Je comprenais davantage Salomé, sans doute parce que le résultat est plus immédiatement sensuel. Les passages lyriques sont des passages dans la générosité, alors que dans Elektra, ils le sont dans la tendresse. En même temps, Elektra est beaucoup mieux écrit: Strauss savait ce qu'il faisait. Cela procure un plaisir psychologique décuplé.*»

Travailler sur ce concentré de tension et d'hystérie est épuisant. «Pour apaiser la tension, nous avons ri. En fait, je n'ai jamais été dans une production où on a ri autant. J'ai bien vite compris que c'était nécessaire. Sinon on devient fou!» confie le chef.

Humanité

À l'image de la production de Patrice Chéreau, reprise au Met en 2016 et diffusée alors au cinéma, la tendance sur les scènes lyriques est à l'humanisation de ces personnages de la mythologie. Les représentations d'*Elektra* ont beaucoup changé entre 1970 et 2010...

Yannick Nézet-Séguin acquiesce à cette analyse. «Dans le temps, quand on avait de riches et gros costumes et que c'était représenté à la bonne époque, cela suffisait et on n'allait pas chercher trop loin. Aujourd'hui, il y a une volonté de trouver dans la psychologie de ces personnages de la mythologie des sentiments dans lesquels nous pouvons nous reconnaître.»

Mais le chef québécois teinte cette observation d'un bémol: «Aujourd'hui, il y a toutefois



PHOTOS PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Pour Yannick Nézet-Séguin, «Elektra est l'une des grandissimes partitions de l'histoire».

une réticence — et je ne parle pas de notre production ici — à reconnaître que ces personnages sont plus grands que nature. Or l'opéra est plus grand que nature et quand on met en musique et en scène un mythe, c'est parfois bien de pouvoir se dire: «Non, Clytemnestre ce n'est pas ma mère.» Personne sur scène, au fond, «n'est comme nous», même si, «à travers l'analyse freudienne de ces personnages, nous découvrons nos pulsions cachées.»

La production d'Alain Gautier, autour d'une sculpture de Victor Ochoa, ne cherchera pas «à nous mettre en plein visage toutes ces couches de subconscient. Cela reste à un niveau très humain. Les spectateurs pourront sortir et aimer le personnage d'Elektra. Ça, il faut le faire!» avoue Yannick Nézet-Séguin.

Le chef est très louangeur de l'institution et de ses partenaires. «Depuis *Salomé*, nous avons joué beaucoup plus de Strauss et je sens que le langage est beaucoup plus familier, dit-il à propos de son orchestre. Et je trouve ici un plateau, un metteur en scène, une scénographie d'un niveau qui m'impressionne beaucoup et me rend fier d'une maison où j'ai débuté. Je ne m'attendais pas à une qualité pareille sur tous les plans. Je peux faire un travail de top niveau, et cela me donne envie de revenir.»

Ce retour, il l'aimerait dans deux ou trois ans avec *La femme sans ombre* de Strauss («mais c'est un autre défi: la distribution est plus grande et c'est plus long»), ou un opéra de Wagner. C'est Wagner («mais pas le Ring») qui l'occupera d'ailleurs au Metropolitan Opera les trois prochaines années. «Le prochain opéra italien en scène, ce sera fin 2018 au Met.» Entre-temps, Yannick Nézet-Séguin ouvrira la saison 2016-2017 de l'Opéra de Vienne avec *Lohengrin* et dirigera aussi *Salomé* dans la capitale autrichienne.

Le Devoir

ELEKTRA

Lisa Lindstrom (*Elektra*), Nicola Beller Carbone (*Chrysothémis*), Agnes Zwiérko (*Clytemnestre*), John Mac Master (*Egisthe*), Alan Held (*Oreste*). Chœur de l'Opéra de Montréal, Orchestre Métropolitain, dir. Yannick Nézet-Séguin. Mise en scène: Alain Gauthier. Décors: Victor Ochoa. Costumes: Opéra de Montréal. Éclairages: Étienne Boucher. (Nouvelle production de l'Opéra de Montréal). À la salle Wilfrid-Pelletier, les 21, 24, 26 et 28 novembre à 19h30. 514 842-2112.



LA FÊTE SAUVAGE

1^{er} AU 18 DÉCEMBRE 2015

Une production du Théâtre de Quat'Sous et du Jamais Lu

Textes Sarah Berthiaume, Joëlle Bond, Véronique Côté, Steve Gagnon, Mathieu Gosselin, Justin Laramée, Hugo Latulippe et Francis Monty. **Mise en scène** Véronique Côté. **Musique originale** Chloé Lacasse et Benoit Landry. **Avec** Sarah Berthiaume, Jean-Alexandre Beaudoin, Frédéric Blanchette, Joëlle Bond, Vincent Carré, Véronique Côté, Eveline Gélinas, Chloé Lacasse, Justin Laramée, Mathieu Gosselin et Benoit Landry. **Assistance à la mise en scène et régie** Chloé Ekker. **Espace scénographique** Julie Vallée-Léger. **Lumière** Marie-Aube St-Amant Duplessis. **Direction musicale** Benoit Landry.

THÉÂTRE DE QUAT'SOUS 100, AVENUE DES PINS EST, MONTRÉAL. BILLETTERIE 514 845-7277. QUATSOUS.COM

Grands partenaires

23\$ EN PRÉVENTE JUSQU'AU 1^{er} DÉCEMBRE
UN THÉÂTRE UNIQUE, UN TARIF UNIVERSEL * ÉCONOMISEZ 35%

*Peu importe le nombre de spectacles choisis, peu importe l'âge ou le statut. À compter de la première représentation, le tarif est de 36\$.



CULTURE › MUSIQUE

Au cœur du tourbillon Dylan

The Cutting Edge documente la création des trois chefs-d'œuvre créés par le musicien en 1965-1966

GUILLAUME
BOURGAULT-CÔTÉ

Quatorze mois pour une révolution. Entre janvier 1965 et février 1966, Bob Dylan — qui n'a pas encore 25 ans à l'époque — enregistra coup sur coup trois chefs-d'œuvre dont l'impact fut, et demeure, gigantesque. Une période de création folle que détaille magnifiquement le douzième tome des *Bootleg Series*.

Une période dorée? C'est décrire bien modestement ce que Dylan a vécu au mitan des années 60. Dans le volumineux livret qui accompagne *Bob Dylan 1965-1966: The Best of The Cutting Edge*, l'auteur Bill Flanagan rappelle qu'il y a plusieurs théories — scientifique, philosophique, sociologique, superstitieuse — qui tentent d'expliquer ce qui

fait qu'un artiste est (parfois) touché par la grâce à un moment de sa carrière.

Quand la moindre pensée devient une ligne efficace, que chaque essai fonctionne ou porte les germes de ce qui fonctionnera plus tard. Mais au final, c'est là quelque chose d'insondable, d'inexplicable. La grâce, voilà. Autrement dit: Bob Dylan en 1965-1966.

Archives

Depuis près de 25 ans, Columbia supervise la publication d'une série d'enregistrements inédits éclairant la carrière de Bob Dylan. Des coffrets doubles composés de concerts marquants (1964, 1966, 1975), de démos dépouillées, de versions inconnues de chansons célèbres (ou pas).

The Bootleg Series compose ainsi aujourd'hui une œuvre en soi: une autre manière

d'écouter Dylan, une façon de redécouvrir des albums historiques (*The Basement Tapes* ou *Another Self Portrait*) ou de relire des périodes de son parcours sur des thématiques précises. Surtout, l'occasion de mesurer la profondeur exceptionnelle de son travail. Nul «fond de tiroir» ici, Dylan avait visiblement du matériel pour deux ou trois carrières.

Volume 12, donc. Peut-être le plus attendu de la série, parce qu'il témoigne du moment charnière où Dylan est devenu Dylan, personnage multiple et mouvant. La période où le *protest singer* des débuts a fait place au poète inspiré par la Beat generation et les vers libres du symbolisme français, images fortes et abstraites à la fois. L'instant où il injecta des doses électriques à sa musique, provoquant la fureur des puristes du mouvement folk tout en ouvrant des horizons que la culture rock explore encore.

Ni blues, ni folk, ni country, ni rock, mais tout ça à la fois, Bob Dylan a forgé au détour des trois albums de cette période ce qu'il convient simplement d'appeler le style Dylan. On le mesure à l'écoute de *Cutting Edge*, il ne s'embarrassait d'aucune contrainte stylistique ou formelle: *Like a Rolling Stone* incarne à elle seule une partie de la révolution 1965-1966, avec ses six minutes explosives, son orgue Hammond incandescent et l'ampleur de son texte.

Des essais, peu d'erreurs

Trois albums, disions-nous: il faut nommer *Bringing It All Back Home* (mi-acoustique, mi-électrique, avec *Subterranean Homesick Blues*, *She Belongs to Me*, *Mr. Tambourine Man* ou *It's All Over Now, Baby Blue*), *Highway 61 Revisited* (porté par la bombe que fut *Like a Rolling Stone*) et *Blonde on Blonde* (*Visions of Johanna*, *I Want You*, *One of Us Must Know...*).

Cutting Edge s'abreuve à cette matière puissante pour révéler quoi? Que Dylan était plongé dans un tourbillon créatif fascinant. Qu'il exploiterait avec avidité: *Johanna* en rock? Pourquoi pas. *Desolation Row* au piano? Allons. *Rolling Stone* sans orgue? C'est poussif, mais tentons. *C'est poussif, mais tentons. C'est poussif, mais tentons. C'est poussif, mais tentons.*



COLUMBIA

Le coffret retrace le moment charnière où Dylan est devenu Dylan, personnage multiple et mouvant.

batterie? Essayons. *She Belongs to Me* deux fois plus lente? Go. C'est foisonnant et passionnant.

La plupart des pistes présentées dans le coffret double — parce que le tout se déploie aussi sur six disques (250\$), ou encore 18 albums (650\$) qui contiennent «chaque note jouée en studio par Bob Dylan en 65-66»... — sont des versions

complètes qui auraient pu trouver leur place sur les albums originaux. Cela tient notamment au fait que Dylan enregistrerait tout en *live*, un groupe à ses côtés. C'était encore la stricte norme à l'époque, mais 50 ans plus tard, le concept paraît génial.

Il a à tout le moins permis de constituer un formidable documentaire musical avec

des «restes» lumineux d'un trio d'albums qui a en partie défini Bob Dylan... et tout un pan de la musique américaine.

Le Devoir

THE BOOTLEG SERIES
VOL 12
BOB DYLAN 1965-1966, THE
BEST OF THE CUTTING EDGE
Columbia

Une présentation
BMO Groupe financier
en collaboration avec
LA PRESSE

LA VEILLÉE 40°

À L'AFFICHE!
+ TOURNÉE AU QUÉBEC
TMM.QC.CA

CRÉATION MICHEL MARC BOUCHARD

MISE EN SCÈNE SERGE DENONCOURT

6 SUPPLÉMENTAIRES!

3 NOUVELLES:
VEN 11 DÉC + SAM 12 DÉC 15 H + 20 H*



(...) l'un des moments de théâtre les plus éloquentes de la saison. Lorsque les noms de Bouchard, de Denoncourt et de Cadieux partagent la même tête d'affiche, faut-il vraiment rappeler qu'il s'agit d'une pièce à voir absolument?

— revuesequences.org

Tout est emboîté à la perfection dans cette production (...) portés par des mots forts et assemblés de manière jubilatoire avec toujours en trame de fond cet humour corrosif. Fort.

— Le Devoir

Excellente pièce (...) Superbe distribution (...) Simon Beaulé-Bulman, absolument fabuleux! (...) Un très, très grand succès (...) À voir!

— Gravelle matin, Ici Radio-Canada Première

(...) excellente «fiction historique» (...) Michel Marc Bouchard réussit avec brio à croiser l'histoire fascinante de la visite de Sarah Bernhardt avec celle du Québec (...) Voilà certainement l'une des pièces les plus intéressantes de la saison.

— La Presse

Ce n'est pas une suggestion: vous devez y aller!

— Puisqu'il faut se lever, 98,5FM

ICI artv RADIO-CANADA

LA VEILLÉE 40°

PARTENAIRE DE PRODUCTION
QUÉBECOR

17 nov. —
5 déc. 2015

de Thomas Bernhard

la retraite

Mise en scène
Catherine Vidal

Avec
Gabriel Arcand
Violette Chauveau
Marie-France Lambert

«une évocation plus intime, [...] une idée plus précise des mécanismes de la haine [...] Avant la retraite, une excellente pièce de La Veillée.»
La Bible Urbaine

THÉÂTRE
PROSPERO

LE DEVOIR
LIBRE DE PENSÉE

ACCORDS

SUITE DE LA PAGE E 1

mettre beaucoup d'énergie, et Alexandre [Parr] a payé le prix, à tester des lignes de guitare avec plein de micros différents...»

Nouvelle posologie

Pierre-Luc concède que chaque disque devient un peu plus difficile à faire, «parce qu'on veut éviter la répétition». «On aime ça repousser nos propres limites, c'est correct que ce soit comme ça. Et ça paraîtrait sinon.»

C'est peut-être ce qui fait que *Joie d'être gai* demande un peu plus de don de soi, le groupe ayant moins souligné à grands traits les vertus de ses chansons velcros. «C'est un album qui prend plusieurs écoutes avant de tomber dans, concède Charles. Au début ça me faisait peur, et fi-

nalement je trouve ça super cool. La force du médicament, elle est mieux dosée qu'avant. Tu vas être accro pareil, mais la posologie est mieux balancée!»

Les prochains mois des quatre amis se passeront beaucoup sur scène, et Les Trois Accords ont visiblement l'intention de jouer l'ensemble de leurs nouveaux titres sur les planches. Pour le reste des projets, Simon Proulx hausse les sourcils. «J'aime ça arriver à un point où on se dit: "Ayoye, qu'est-ce qu'on va faire après?"» Visiblement, c'est mission accomplie.

Le Devoir

JOIE D'ÊTRE GAI
Les Trois Accords
La Tribu

Quelques informations éparées

Le tout premier disque du groupe a coûté 2500\$ à enregistrer.

Pour *Joie d'être gai*, les musiciens étaient logés dans des appartements Airbnb à New York pour épargner.

La pochette a été faite par un artiste spécialisé dans le *airbrush* et existe en format 36 pouces sur 36 pouces.

Sous des apparences comiques, la pièce *Les dauphins et les licornes* se termine par un suicide.

Même le réalisateur Gus Van G pensait que le disque serait simple à enregistrer. Simon Proulx raconte: «Je me souviens de discussions où il me disait: "Simon, pour vrai, c'est la 3^e fois qu'on travaille ensemble, ça ne sera pas long." Pis c'a été le plus dur!»

Aucun des membres n'utilise de crèmes ou autres produits de beauté.

Le premier concert du groupe est à Châteauguay, ce qui amuse pas mal les créateurs de *Joie d'être gai*.

CULTURE › DANSE

Extension du domaine du corps

kondition pluriel brouille les pistes entre l'organique et l'inanimé

ENJEUX

De Marie-Claude Poulin et Martin Kusch. Au théâtre La Chapelle du 25 au 27 novembre.

NAYLA NAOUFAL

Créant des œuvres au croisement des arts médiatiques et du spectacle vivant, les chorégraphes Marie-Claude Poulin et Martin Kusch s'intéressent dans leur nouvelle création aux objets qui prolongent nos corps, médiateurs «intelligents» de notre rapport au monde. De ces objets, ils déclinent toute une panoplie de représentations, entre le jeu et «l'enjeu». Rencontre avec deux têtes chercheuses.

La nouvelle pièce de kondition pluriel met en scène trois danseurs qui déplacent des boîtes en plastique, comme des blocs Lego, et créent des configurations architecturales. Le nom de la pièce, *Enjeux*, joue d'ailleurs sur les mots: «*Enjeux, c'est "en jeu". Nous avons voulu travailler avec la symbolique du jeu*», raconte Marie-Claude Poulin, rencontrée en entrevue avec son acolyte, Martin Kusch. *Il y a une dimension ludique, les performeurs se projettent dans des personnages comme des enfants*».

La création a aussi un côté politique: «*Les boîtes évoquent entre autres des conteneurs où des personnes seraient amassées*», poursuit Martin Kusch. Sur ces cubes sont d'ailleurs projetées des images morcelées, se transformant continuellement, de grands groupes de marcheurs qui pourraient figurer des exodes de réfugiés.

En outre, les boîtes en plastique «font aussi référence aux problématiques liées à l'exploitation du pétrole», ajoute Martin Kusch. Un propos politique et socioécologique on ne peut plus actuel, à l'approche

de la COP21 (conférence de l'ONU sur les changements climatiques qui aura lieu en décembre à Paris).

Mais ces références sont très subtiles et la pièce n'est pas narrative, insiste le codirecteur artistique de kondition pluriel.

Les gestes des danseurs manipulant les boîtes — éclairées de l'intérieur — façonnent la partition chorégraphique, très écrite. En outre, les sons que ces mouvements génèrent sont captés par des microphones arrimés aux cubes, contribuant à la musique concrète concoctée en temps réel par le compositeur Alexandre St-Onge, fidèle collaborateur de kondition pluriel.

La beauté de la contrainte

Si la pièce interroge la porosité et les frontières, celles-ci portent aussi bien sur les territoires géographiques qu'organiques: «*Les boîtes sont aussi des extensions analogues des jambes et des bras des danseurs*», explique Marie-Claude Poulin.

Ainsi, les deux chorégraphes connus pour leurs œuvres questionnant l'extension de la communication créée par les nouvelles technologies sont interpellés par cette délimitation de plus en plus ténue entre les objets intelligents et les corps humains. En outre, «*le passage de l'inanimé à l'organique crée une physicalité très intéressante*», signale Kusch.

Extensions corporelles, hangars, mais aussi cellules biologiques, pixels, conteneurs de marchandises ou encore amis inanimés et terrains de jeu, etc. Pour les deux artistes, les cubes offrent une multitude de représentations possibles, passant de l'infiniment petit à l'infiniment grand et du rigide au souple.

Les créations de kondition



RITA TAYLOR

La pièce met en scène trois danseurs qui déplacent des boîtes en plastique, comme des blocs Lego, et créent des configurations architecturales.

pluriel ont toujours fait appel à des objets, telles des prothèses, des marchettes et des béquilles, comme autant de manières de se pencher sur le rôle du corps et de prendre

en compte les représentations de la beauté: «*On s'intéresse aux corps en résolution de problèmes, aux corps en péril ou en handicap, qui ont*

une relation à la fois de dépendance et de créativité avec des objets, souligne Poulin. *Regarder une vieille dame traverser la rue lentement à*

l'aide de sa marchette, ça me fascine, c'est beau.»

Collaboratrice
Le Devoir

Courtépisode chorégraphique

Dave St-Pierre donnera à voir *Parachute* le 22 novembre à 15 h à la salle Desjardins du théâtre des Deux Rives de Saint-Jean-sur-Richelieu. Ce nouveau spectacle pour sept danseurs et un musicien consiste en des extraits de pièces antérieures — *Foudres* (2012), *Bastard-Macbeth* (2015) et *Fake* (2015), dont aucune n'a été présentée à Montréal, du moins dans son intégralité — et d'une nouvelle création intitulée *Fléau* prévue pour 2017. La

toile de fond sonore sera de l'électro.

En janvier dernier, le chorégraphe, qui avait déclaré en 2014 ne plus vouloir présenter ses créations au Québec en raison du manque de financement de la danse, avait concocté une autre compilation d'extraits de ses pièces à l'occasion du concert du 25^e anniversaire de l'Ensemble Caprice. Verra-t-on bientôt *Foudres*, *Bastard-Macbeth* et *Fake* sur les scènes québécoises?

15 THÉÂTRE DENISE-PELLETIER 16
DIRECTION ARTISTIQUE CLAUDE POISSANT
11 NOVEMBRE AU 9 DÉCEMBRE 2015
MÜNCHHAUSEN
LES MACHINERIES DE L'IMAGINAIRE
D'APRÈS LES AVENTURES VÉRITABLES ET VÉRIQUES DU BARON DE MÜNCHHAUSEN

APRÈS UN TOUR DU MONDE EN 80 JOURS ENCENSÉ PAR LA CRITIQUE, HUGO BÉLANGER VOUS INVITE À UN AUTRE FABULEUX VOYAGE DANS L'IMAGINAIRE.

«... pour célébrer les rêveurs, pour se faire raconter une histoire et pour comprendre à quel point l'imagination et l'art sont importants dans les vies...»
Karyne Lefebvre. Samedi et rien d'autre. Ici première

«À tout coup, l'humour et la candeur y côtoient l'intelligence et l'ingéniosité [...] un fervent plaidoyer en faveur du rêve et de l'imagination [...] franchement réjouissant»
Sophie Pouliot. Revuejeu.org

ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE HUGO BÉLANGER
AVEC FÉLIX BEAULIEU-DUCHESNEAU, ELOI COUSINEAU, MILVA MÉNARD, CARL POLIQUIN, BRUNO PICCOLO, AUDREY TALBOT, MARIE-ÈVE TRUDEL

UNE PRODUCTION
Tout à Trac

Billetterie 514 253-8974
denise-pelletier.qc.ca

ESPACE GO

du 12 au 23 janvier
Nouvelles supplémentaires jusqu'au 6 février 2016

dramaturgie et mise en scène
Serge Denoncourt

traduction
Paul Lefebvre

Un tramway nommé

de Tennessee Williams

avec
Céline Bonnier
+ Dany Boudreault
+ Patrick Hivon
+ Magalie Lépine-Blondeau
+ Jean-Moise Martin

une production
ESPACE GO

THÉÂTRE ESPACE GO
4890, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL
BILLETTERIE : 514 845-4890 ESPACEGO.COM

transat PARTENAIRE DE SAISON
Hydro Québec

Conseil des arts et des lettres Québec
Conseil des arts et des lettres Montréal
Conseil des arts et des lettres Québec
Conseil des arts et des lettres Montréal
Conseil des arts et des lettres Québec
Conseil des arts et des lettres Montréal

CULTURE

LA VITRINE



ESSAI

LES FILLES AUSSI JOUENT DE L'AIR GUITAR

Hélène Laurin
Éditions de Ta mère
Montréal, 2015, 195 pages

Décollant en droite ligne des travaux entrepris par McClary et consœurs, ce texte fut d'abord un mémoire de maîtrise. Hélène Laurin s'intéresse aux biais du genre induits par les joueuses d'air guitar. Il s'agit là d'une pratique, le plus souvent parodique, qui consiste à mimer la gestuelle du jeu de guitare électrique telle qu'elle est mise en scène par la musique rock. Plus spécifiquement, il est question ici des compétitions d'air guitar. Bien que les femmes soient aisément admises dans l'industrie de la musique rock en 2015, le rock et la guitare électrique restent marqués par la masculinité. Aussi, celles qui participent à ces compétitions vont nécessairement à l'encontre des repères symboliques du féminin. L'auteure analyse les prestations de quatre concurrentes du Championnat mondial d'air guitar. Elle considère notamment les références convoquées dans les performances pour étayer son interprétation. Or, dans le cadre d'une compétition, les « classiques » sont privilégiés; le public les reconnaît facilement, et participe d'autant plus à la performance en criant. Et il se trouve que les classiques du rock sont majoritairement des œuvres masculines. En tout cas, ces dernières sont largement supérieures en nombre. Ainsi, la plupart du temps, les concurrentes reprennent des pièces d'auteurs masculins. Et dans ce contexte, qu'elles jouent la carte de la féminité, plus ou moins sexualisée, ou celle de la masculinité, en recourant par exemple à un pénis postiche, les filles qui jouent de l'air guitar troublent le genre.

Isabelle Boisclair



LIVRE MUSICAL

LE CONCERT HÉROÏQUE

Brian Moynahan
Jean-Claude Lattès
Paris, 2015, 524 pages

Voilà sans conteste le meilleur livre musical de l'année 2015. Avec *Le concert héroïque*, l'histoire rencontre la musique, puisque le récit est celui de la création de la titanique 7^e symphonie de Chostakovitch. Cette symphonie porte le nom de la ville qui l'a vu naître: Leningrad. Et les circonstances sont peu ordinaires. Nous sommes le 9 août 1942, soit au 335^e jour du fameux siège de cette ville. L'auteur, Brian Moynahan, un historien et journaliste qui a fait une grande partie de sa carrière au *Times*, s'est intéressé dans sa carrière d'écrivain à la Russie et au christianisme. Traduit de l'anglais par Thierry Piélat, *Le concert héroïque* est une histoire du siège de Leningrad broyée à travers les événements amenant à ce moment unique de l'histoire de la musique. On reste ébloui devant la solidité de la composante musicale de l'ouvrage, avec une fascinante description des relations et des rapports de force des uns et des autres dans ce milieu en Union soviétique. L'ensemble, éblouissant et bouleversant, se lit comme un roman policier.

Christophe Huss

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DEVOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR

BIENTÔT
VIENDRA
LE TEMPS

17 NOVEMBRE → 12 DÉCEMBRE

TEXTE
Line KnutzonMISE EN SCÈNE
Luce PelletierLE THÉÂTRE DE L'
OPSISESPACE
GOBILLETTERIE DE L'OPSIS 514 522-9393
BILLETTERIE D'ESPACE GO 514 845-4890
THEATREOPSIS.ORGHydro
QuébecConseil des arts
et des lettres
QuébecConseil des arts
et des lettres
du CanadaLES ARTS
DE MONTRÉAL

MONTREAL

USINE C 20 VINGT ANS
DE LIBERTÉ

17 > 28 NOVEMBRE

LE PARTAGE DES EAUX

ANNABEL SOUTAR
+ CHRIS ABRAHAM

ASSISTEZ AU SPECTACLE EN FAMILLE

[2 ADULTES + 1 ENFANT/ADO] 65\$

[1 ADULTE + 1 ENFANT/ADO] 40\$

[ENFANT/ADO SUPPLÉMENTAIRE] 15\$

514 521-4493 | USINE-C.COM



« Passionnant à tous les niveaux, aussi instructif qu'inspirant, cette pièce élargit notre conception de ce que le théâtre peut faire. »

Glenn Summi, NOW Toronto



FERNANDO LEON/GETTY IMAGES/AFP

Susan McClary montre comment une performeuse comme Laurie Anderson déconstruit la tradition et subvertit les codes.

Du masculin et du féminin dans la musique

ISABELLE BOISCLAIR

S'il y a quelque chose qui semble échapper au genre sexuel, c'est bien la musique. Si l'on évoque Elvis Presley ou Beyoncé, on conviendra pourtant facilement qu'il y a du genre qui joue dans la performance, de même que dans les paroles — des livrets d'opéra comme des chansons contemporaines. Même les genres musicaux semblent typés: les ballades, c'est féminin, le rock, c'est masculin. Mais la musique elle-même? La musique, c'est neutre, non? Pourtant, pourtant...

La musique est traversée par le genre. Ici dans les schémas narratifs, là dans les associations symboliques. Comme dans tout objet culturel, des oppositions binaires gouvernent le sens. Par exemple, la logique des tonalités: les majeures, perçues comme plus solides, plus affirmatives, sont associées au masculin; les mineures, plus vulnérables, plus sensibles, moins empreintes d'assurance, sont associées au féminin. Dans le phrasé musical: il y a des mélodies douces, des phrases tonitrueuses, et l'on associera dès lors les premières au féminin, les secondes au masculin. Et

ce ne sont pas les féministes qui l'affirment: c'est là notre fond anthropologique, par ailleurs cautionné par les créateurs eux-mêmes, les compositeurs, qui qualifient tel mouvement de masculin, tel enchaînement de féminin. Et ce sont ces associations qui fondent et traduisent nos perceptions. Evidemment, après avoir déterminé que ceci était féminin et ceci masculin, il faut voir ce qui est signifié, ce qui est valorisé, ce qui est éventuellement détourné. Bref, il faut analyser.

Forcément politique

Selon Susan McClary, « l'affirmation selon laquelle la musique serait non représentative a été le principal obstacle » à son examen critique. Dans son essai *Ouvertures féministes*, l'auteure s'attache à démontrer qu'en infléchissant du sens à travers les codes du masculin et du féminin, la musique porte un discours sur le genre, dit quelque chose à son propos. À l'instar des arts de la représentation, forcément plus explicites, en tout cas plus référentiels et donc plus lisibles, elle participe donc à l'imaginaire des sexes, comme tous les autres objets culturels. Et ce n'est pas parce que nous ne possédons pas, tous et toutes,

tant s'en faut, de connaissances en musicologie que nous ne percevons pas ces infléchissements de sens. Ils passent en nous tant la musique semble nous pénétrer. Et les compositeurs, s'ils ne font pas de choix explicites, n'en usent pas moins de procédés qui produisent du sens, du discours sur le masculin et le féminin. Ils manient ce discours pour signifier quelque chose. « *Étant donné son rôle central dans la manipulation des affects, dans les structures sociales et dans la construction de l'identité, la musique* » est forcément politique, soutient l'essayiste.

Se dotant d'outils d'analyse aptes à percevoir ces jeux dans la musique, conjuguant approche analytique et historique, McClary se livre à un examen de la teneur genrée dans la musique occidentale, depuis Monteverdi à Madonna en passant Bizet, Tchaïkovski, puis par les performeuses Diamanda Galas et Laurie Anderson, montrant précisément en quoi ces dernières déconstruisent la tradition et subvertissent les codes. Elle s'arrête également à certains thèmes, comme la spectacularisation de la folie féminine et la corporalité. Car dès lors qu'on nomme le nom d'une femme, son corps

prend toute la place. C'est également un des aspects traités par McClary, cette corporalité évacuée de la scène musicale pour donner l'image d'une forme purement idéale — et neutre — à la musique.

Initialement publié en 1991 sous le titre *Feminist Endings*, l'essai de McClary a suscité nombre de travaux de musicologie contemporaine. Enfin traduit, il en inspirera sûrement d'autres dans la francophonie: sa lecture est passionnante. Qu'on se le dise: non, la musique n'est pas perméable au genre. Elle en est traversée, à travers des codes sémiotiques particuliers. Comme le disait Teresa de Lauretis à propos du cinéma, nous avons bien affaire là à une « *technologie du genre* », qui le produit autant qu'elle le reproduit.

Collaboratrice
Le DevoirOUVERTURE FÉMINISTE
MUSIQUE. GENRE. SEXUALITÉ

Susan McClary
Traduit de l'anglais
par Catherine Deutsch
et Stéphane Roth
Avec la collaboration
de Marie Springinsfeld
La rue musicale
Paris, 2015, 380 pages

CULTURE › DE VISU

Brésil fantasmé

JÉRÔME DELGADO

Peu dans l'exotisme, beaucoup dans le commentaire social, l'exposition toute brésilienne que présente la fondation DHC/ART rassemble une pléthore d'artistes (près de 45) et des œuvres de tout acabit. Il s'agit d'un regard sur la production artistique d'un pays perçu depuis plusieurs années comme une des nouvelles forces de l'art contemporain de la planète. En 2004, déjà, la défunte revue *Parachute* consacrait à São Paulo un de ses numéros sur les villes émergentes.

L'exposition itinérante *Imagine Brazil*, conçue et lancée par l'Astrup Fearnley Museet d'Oslo et par le Musée d'art contemporain de Lyon, a été bâtie en trois temps. Le trio de commissaires norvégien, français et britannique s'est d'abord promis de découvrir la relève artistique du Brésil. Puis, ils ont donné à ces artistes, nés entre 1974 et 1988, la possibilité d'inviter ceux qui les inspirent, issus des générations précédentes dans la plupart des cas. Aux œuvres de ces deux groupes, on a ajouté « une exposition dans l'exposition », soit une vaste sélection de livres d'artistes — le clou de l'exposition.

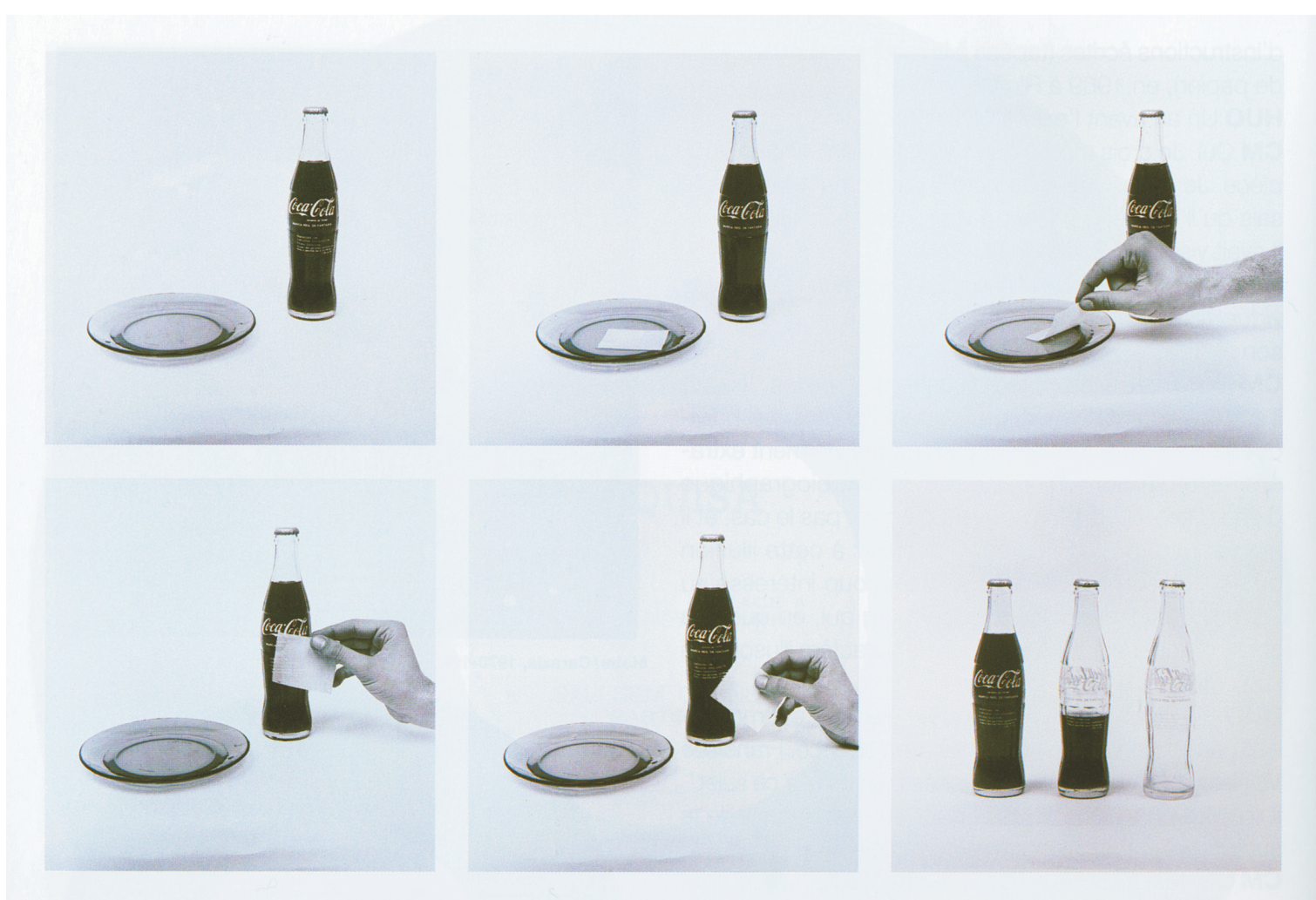
Portrait imaginaire

Comme son titre l'indique, *Imagine Brazil* livre un portrait imaginaire. Les commissaires ne prétendent pas avoir réuni la crème de la crème d'une nation, seulement avoir fait des choix très personnels.

Le panorama n'est ni géographique, ni générationnel, ni disciplinaire. Les scènes de São Paulo et de Rio, ainsi que celles de Belo Horizonte et de Recife s'entremêlent sans distinction, sans hiérarchie. Ce Brésil, complexe et multiple, tenu à mille réalités, à mille préoccupations, demeure tout de même un fantôme européen. D'une certaine manière, l'intitulé de l'expo, en anglais et non en portugais, exprime cette prise en charge du Nord.

De la centaine d'œuvres et de livres exposés, il se démarque une volonté de bousculer l'ordre établi. Les œuvres politiques dominent, criantes de rage comme *Fora* [dehors], une toile de 2013 signée Gustavo Speridião aux allures de collage de pancartes pour manifestants. De Thiago Martins de Melo, *Teatro Nagô* (2012), une peinture à l'huile, avec, en relief, de la pâte et une animation vidéo, exprime de manière violente et crue le chaos, le mélange des cultures. Tout en métaphores, la vidéo *The Tenant* (2010) de Rivane Neuenschwander tient un discours sur l'habitat à travers le parcours que fait une bulle de savon, indestructible, dans un appartement abandonné.

De Cildo Meireles, un des artistes brésiliens les plus célébrés à l'étranger — le New Museum de New York et le Tate Modern de Londres lui ont dédié des rétrospectives en 1999 et en 2008 —, on nous propose un exemple d'une série phare des années 1970, *Inserções em Circuitos Ideológicos*. La bouteille de Coca-Cola exposée



PHOTOS BLAISE ADILON

Cildo Meireles est un des artistes brésiliens les plus célébrés à l'étranger.

affiche, discrètement sur le verre, les détails pour faire d'elle un cocktail Molotov. Sans doute, elle est l'œuvre la plus dérangeante, surtout en ces temps de terrorisme. Mais sur son socle muséal, et seule en son genre, elle paraît bien inoffensive.

Mélange des genres

D'autres œuvres, plus formelles, appellent davantage, sinon au désordre esthétique, au mélange des genres et des

références. Très brésilienne avec sa céramique bleue, la sculpture murale *Folds* (2000-2001) d'Adriana Varejão exhibe ses entrailles et pousse plus loin les lacerations sur la toile de l'Italien Lucio Fontana.

Sur plus d'un étage du pavillon principal de la DHC, les vidéos subtilement sonores de Rodrigo Cass dérangent la quiétude du visiteur. Porté par la répétition de gestes simples et l'accumulation de plans fixes hauts en couleurs, l'artiste pauliste parle de résistance à travers les matériaux les plus variés, qu'il expose à l'épreuve de l'usure et de l'endurance. Vidéo, sculpture, peinture,

installation, œuvres textuelles ou conceptuelles, narratives ou formelles, la diversité est au rendez-vous dans *Imagine Brazil*. Il y a même de la chanson avec Arrigo Baranbé et Caetano Veloso, deux figures apparues à l'époque de la dictature militaire.

C'est un Brésil éclaté qu'on nous présente, très actuel et mondialisé, si on peut dire: la séquence de cartes postales de Mayana Redin trace une éloquente silhouette du paysage bâti et naturel planétaire. Ce Brésil ne renie pas ses traditions, ou son passé colonial, si on prend en exemple le récit fort en détails et cynismes

de Jonathas de Andrade. Sa fresque (ou bédé murale) *40 nego bom é um real* [40 bons noirs pour un réal] (2012) nous place devant les paradoxes de l'exploitation des richesses du Brésil. C'est une œuvre à grande portée, un orteil dans l'exotisme, les deux pieds dans le commentaire social. A l'image de toute l'expo.

Collaborateur
Le Devoir

IMAGINE BRAZIL
À DHC/ART Fondation pour l'art contemporain (451 et 465, rue Saint-Jean, à Montréal), jusqu'au 13 mars.



C'est un Brésil éclaté qu'on nous présente, très actuel et mondialisé, si on peut dire: la séquence de cartes postales de Mayana Redin trace une éloquente silhouette du paysage bâti et naturel planétaire.



Le Big Band de l'Université de Montréal
sous la direction de
RON DI LAURO
présente

JAZZ POUR LE TEMPS PRÉSENT!

Une fête de la création jazz qui met à l'honneur les compositions et les arrangements originaux élaborés par des étudiants de la Faculté de musique de l'UdeM.

Avec la participation spéciale d'un quatuor à cordes et d'une formation vocale féminine

La Faculté de musique bénéficie de l'appui du Fonds Sophie Desmarais pour le Big Band de l'Université de Montréal.

Jeudi 26 novembre 2015, 19 h 30

SALLE CLAUDE-CHAMPAGNE

220, avenue Vincent-d'Indy, Montréal (Métro Édouard-Montpetit)

12 \$, gratuit (étudiants) – En vente à la porte ou à admission.com

FACULTÉ
DE MUSIQUE

musique.umontreal.ca



Université
de Montréal

CHŒUR POLYPHONIQUE DE MONTRÉAL

DIMANCHE, 6 DÉCEMBRE 2015, 14 h

ORATORIO DE NOËL

BWV 248

CANTATES 1-2-3

JEAN-SÉBASTIEN BACH

DIRECTION LOUIS LAVIGUEUR, c.o.



BASILIQUE-CATHÉDRALE MARIE-REINE-DU-MONDE

Boul. René-Lévesque, entre Mansfield et de la Cathédrale, Montréal - Métro Bonaventure

ADMISSION GÉNÉRALE 35 \$ (30 \$ en prévente)

Retraits et réservations 514 866-1661 poste 448 ou à la Boutique de la Cathédrale
www.choeurpolyphoniquedemontreal.org



GUY L'HEUREUX

C'est la première exposition personnelle de Fabienne Lasserre à Montréal depuis 2003.

Apprivoiser l'autre

L'artiste Fabienne Lasserre revient avec un solo qui reflète sa maturité

LES APPROCHES

Fabienne Lasserre
À la Parisian Laundry
3550, rue Saint-Antoine Ouest
Montréal
Jusqu'au 28 novembre

MARIE-ÈVE CHARRON

Il y a belle lurette que Fabienne Lasserre n'avait pas exposé en solo à Montréal. C'était au centre Clark, en 2003. Après une formation

entre autres à Concordia, l'artiste a quitté la métropole en 2002 pour étudier à New York, où elle fait depuis carrière. La voici de retour avec des œuvres accomplies dans une première exposition personnelle à la Parisian Laundry, qui la représente désormais. La participation de l'artiste à la Triennale québécoise du Musée d'art contemporain de Montréal (MAC) en 2011 compte certainement pour beaucoup dans la réapparition de son travail chez nous.

C'est dans la continuité de cette production que les plus récentes sculptures exposées de Lasserre s'inscrivent. L'œuvre introduisant l'exposition en est une bonne indication avec sa chaîne de cercles imparfaits se déployant légèrement depuis le plafond. Les tiges d'acier emmaillonnées de tissu de lin coloré sont contraires au langage de la sculpture monumentale que l'artiste se plaît à remettre en question, comme au MAC où ses œuvres montraient des colonnes à l'équilibre précaire, des monolithes fragilement affaîssés et des structures dont le «laisser choir» disait combien elles dépendaient des murs ou du plancher pour s'appuyer.

L'héritage de la sculpture postminimaliste, Eva Hesse en tête, y était prégnant, comme des enjeux féministes inhérents. Il y a toujours de ça dans le nouveau corpus, qui ouvre cependant d'autres horizons. Certaines des structures auparavant plus graphiques et linéaires s'évasent maintenant pour former des pleins généreux aux couleurs toniques et artificielles. La ligne persiste, mais enserre ou délimite des formes oblongues desquelles s'élance parfois une tige courbée dans l'espace, découpant le vide. En contrepois, des plans opaques de matière se composent de tissus de lin étalés et peints rappelant vaguement le

motif d'une courtepoinette grossièrement assemblée. Puisante, la sollicitation tactile trouble l'emprise du visuel.

Du centre à la périphérie

À la fois volume et plan, les formes irrégulières, souvent accidentelles aux dires de l'artiste, se jouent avec efficacité de l'imprévisible catégorique voulant séparer sculpture et peinture. Forte de cette rhétorique postmoderniste, les œuvres de Lasserre cherchent les marges pour habilement occuper les espaces «entre» les entités (vide/plein, figure/fond, plan/volume...), déplaçant alors l'attention du centre vers la périphérie, de l'objet à son contexte. Les œuvres, dotées ou non de socle, interfèrent d'ailleurs entre elles dans une ambitieuse occupation de l'espace qui va jusqu'à intégrer les murs autour, découpés à certains endroits par des aplats noirs. Des pans de sculptures travaillés en vinyle transparent encouragent aussi la perception simultanée de plusieurs œuvres, à condition que le corps se déplace, moteur essentiel d'une expérience capable ainsi de procurer un grand plaisir.

Les jeux formels convoqués insistent donc sur le processus et la mobilité. L'apparence achevée des œuvres leur donne en effet une ouverture qui rend leur réception plus dynamique. Par le truchement du corps et des sensations qui ne peuvent jamais les fixer, ces œuvres sont évocatrices de relations, de rapports affectifs et plus généralement d'altérité. D'ailleurs, le titre des œuvres (*The Spy, Toi, Aveugle, L'insomniaque...*), comme de l'exposition, *Les approches*, confirment cette étrange impression que devant soi se dressent des personnages dont il faut amadouer la présence même.

Collaboratrice
Le Devoir

Lajoie retrouvé

Une redécouverte d'un critique montréalais du *Devoir* parti vivre en France en 1960

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Né en 1927 à Montréal, «un village» où «l'on parlait un français approximatif» tout en courant le risque de voir sa route entravée par un curé, Noël Lajoie est parti pour la France en 1960. Il n'en reviendra jamais. Voilà qui explique en partie pourquoi son nom ne résonne guère dans les mémoires, sauf peut-être chez quelques rares amateurs d'art qui savent qu'il fut un artiste, un professeur et un critique dont la voix bien posée accompagna celle, encore chevrotante, des arts dans les années 1950. Le professeur Laurier Lacroix s'est employé à rassembler dans un livre les écrits sur l'art de ce critique oublié.

«On sortait de la guerre», explique Noël Lajoie dans une postface à ses *Textes sur l'art*, «la fission de l'atome menaçait toute vie et on se sentait responsable désormais de la matière même de ce monde». Au *Devoir* existe alors une habitude — vite perdue — qui consiste à confier la critique des arts visuels à un artiste. À *La Presse*, un peintre, Rodolphe de Repentigny, occupe les mêmes fonctions. Mais il existe en fait un ensemble de lieux où se manifeste la critique en arts visuels, ce qui apparaît fort différent aujourd'hui.

Critique pigiste

En octobre 1955, le rédacteur en chef du *Devoir*, André Laurendeau, à l'insistance de Gilles Corbeil, décide d'accorder à Noël Lajoie un statut de critique pigiste. Lajoie définit clairement ses positions: «La critique qui se complairait dans la nostalgie des formes sociales passées ou dans le regret des réalisations artistiques antérieures trahirait fondamentalement le sens de la mission auprès de ses contemporains.» Après quelques mois de collaboration, ses textes justes et précis dressent un véritable portrait de la peinture du Canada grâce au surréalisme, croient Corbeil et Lajoie, mais «il est temps de faire le procès du surréalisme».

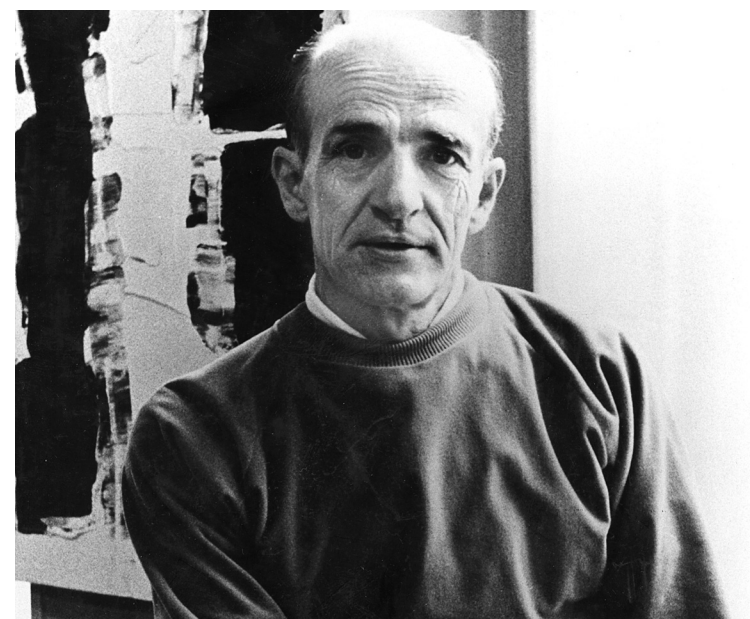
les barbouilleurs, dit-il, qui feignent de ne pas avoir à apprendre le dessin. Il regrette aussi l'attitude racoleuse des musées, celui des beaux-arts de Montréal en particulier, dont l'ambition, dit-il, «semblait se limiter alors à racoler un public de plus en plus nombreux afin de justifier les dons et subventions qu'on lui accordait. Cette politique de survie s'est depuis généralisée dans un monde dévoué à la finance, mais on ne doit en aucune manière l'approuver».

En 1954, avec des amis qui sortent de l'université, Lajoie avait fondé une institution d'enseignement laïque à Montréal, le lycée Pierre-Corneille. Là, Gilles Corbeil avait exposé plusieurs artistes, dont Paul-Émile Borduas. À New York, cette année-là, Lajoie aura l'occasion de rencontrer Paul-Émile Borduas avec qui il engage une correspondance. Ce sera un maître, bien que Corbeil se montre capable d'une grande distance critique. Il regrette par exemple dès cette époque qu'au Québec «on se retire le plus souvent sur les terres connues du surréalisme local plutôt que de tenter la grande aventure qui exigerait inévitablement que l'on considérât les réalités plastiques fondamentales pour en tirer de nouveaux moyens d'explorer l'univers où nous vivons». La peinture a beaucoup gagné au Canada grâce au surréalisme, croient Corbeil et Lajoie, mais «il est temps de faire le procès du surréalisme».

Ses critiques s'arrêtent après quelques mois. «Le cadre du journal ne me convenait pas vraiment.» Un journal avale ses ouvriers un à un. Ce n'est pas nouveau. Lajoie perdra aussi de vue Borduas. «Il m'écrivit que nous avions tous deux fait naufrage.» On sait pourtant que Borduas a continué depuis de nager par-dessus toutes les vagues. Et voici maintenant que Lajoie refait surface.

Le Devoir

TEXTES SUR L'ART
ARTICLES PARUS DANS
LE DEVOIR (1955-1956)
ET AUTRES ÉCRITS SUR L'ART
Hurtubise
Montréal, 2015, 245 pages



TÉLÉ-QUÉBEC

Noël Lajoie engagera une correspondance avec Paul-Émile Borduas (notre photo).

Finalistes 2015

Prix d'excellence en arts visuels

La Ville de Montréal et l'Association des galeries d'art contemporain félicitent les finalistes du Prix Pierre-Ayot et du Prix Louis-Comtois.

Prix Pierre-Ayot

Myriam Jacob-Allard
Nicolas Lachance
Jon Rafman

Prix Louis-Comtois

Nicolas Baier
Milutin Gubash
Nelson Henricks

Dévoilement des lauréats

Les lauréats seront dévoilés le 9 décembre 2015, restez à l'affût pour plus de renseignements.

ville.montreal.qc.ca/culture/prix-pierre-ayot
ville.montreal.qc.ca/culture/prix-louis-comtois
agac.ca

Montréal AG AC&

CONCERT BÉNÉFICE AVEC LA SOPRANO SHARON AZRIELI PEREZ
au profit du Musée Dufresne-Nincheri

LE SAMEDI 28 NOVEMBRE 2015 DÈS 19H

AIRS D'OPÉRA DE MOZART, VERDI ET PUCCINI ET *EN PRIMEUR MONDIALE*
UNE ŒUVRE POUR L'IMPÉRATRICE MARIE-LOUISE ÉCRITE EN 1813
PAR CHARLES GABRIEL FOIGNET.

L'activité s'inscrit dans le cadre de l'exposition *Envol et chute d'un aigle impérial, Napoléon Bonaparte*, actuellement en cours au Château Dufresne.

2929, AVENUE JEANNE-D'ARC, MONTRÉAL MÉTRO PIE-IX STATIONNEMENT GRATUIT
INFO ET RÉSERVATION : 514 259-9201 WWW.DUFRESNE-NINCHELI.CA

Montréal

Culture et Communications Québec

MAGNUS POIRIER

Le repos Saint-François d'Assise

SHARON AZRIELI PEREZ

PHOTO PAR ILAN BESOR

CULTURE › MÉDIAS



DABIQ AGENCE FRANCE-PRESSE

Cette photo d'Abdelhamid Abaaoud, organisateur des attentats du 13 novembre à Paris, avait été publiée dans l'édition n° 7, de février 2015, du magazine *Dabiq* du groupe armé État islamique.

Faubourg, haine et propagande

Comment le groupe armé État islamique utilise les médias pour recruter et répandre la terreur

STÉPHANE
BAILLARGEON

La révolution ne devait pas être télévisée, selon la chanson prophétique qui s'est royaleusement trompée. Le groupe armé État islamique documente sa révolution et ses messages sont maintenant diffusés partout, avec tous les nouveaux moyens disponibles. Et ça en fait beaucoup.

L'organisation a même sa plateforme multilingue, le Centre des médias al-Hayat («la vie»). Le site a été déplacé vers un *darknet*, un réseau privé, dès le lendemain des attaques du vendredi 13 à Paris. C'est là qu'avaient déjà été diffusées les vidéos du Groupe montrant les décapitations d'otages ou la destruction d'œuvres dans les musées syriens asservis.

Le 31 octobre, le site Al-Hayat diffusait *Avance, avance, très menaçante chanson de guerre (une nasheed)* en français. Le premier couplet dit: «*Avance, avance, avance / sans jamais reculer / sans jamais capituler / Avance, avance, avance / guerrier invaincu / l'épée à la main / Tueles / les soldats du diable / sans hésitation / fais-les saigner / même dans leurs habitations.*»

Mais à qui s'adresse ce genre de propagande? À l'«interne», au fidèle et aux partisans déjà conquis dans les faubourgs de Bruxelles ou d'ailleurs? Ou à l'«externe», pour en recruter d'autres, voire pour inquiéter les satanés «infidèles»?

En fait, aux deux destinataires répond la professeure de science politique Aurélie Campana, de l'Université Laval. «*Dans les communications diffusées sur les médias sociaux, par Facebook, Twitter ou d'autres moyens, il y a des messages à destination d'une audience déjà acquise et d'autres destinés à un public disons plus large, dit la titulaire de la Chaire de recherche sur les conflits et le terrorisme de l'Université Laval. Il faut lire ces messages au prisme de ces deux objectifs.*»

Daech Terroriste?

La spécialiste ajoute que depuis les attaques de Paris le groupe a diffusé des messages de revendication, dont un en français et donc «*très clairement destiné à une commu-*

La terreur sur écran glacé

Le groupe armé État islamique a aussi un magazine en ligne et en anglais intitulé *Dabiq*. Le dernier numéro, le 12^e, sorti quatre jours après les attentats du 13 novembre, effleure à peine l'événement dans ses 65 pages, probablement pour des raisons de jour de tombée. L'éditorial salue les «*huit hommes qui ont mis Paris à genoux*». La une présente une image d'un engin explosif caché dans une canette de soda qui aurait servi à faire exploser le vol russe au-dessus du Sinaï en Égypte le 31 octobre, tuant 217 personnes. Le commanditaire présumé des attentats de Paris, Abdelhamid Abbaoud, a donné une entrevue publiée en février entre deux reportages sur les atrocités commises par des partisans du groupe. Le héros photographié devant le drapeau noir des islamistes se vante de ses projets meurtriers, se dit choisi par Allah pour terroriser «*les croisés*» en Europe. Une vidéo d'accompagnement le montre au volant d'un pick-up en train de tirer les cadavres de combattants ennemis abattus dans la tuerie de Hraytan aux alentours du 12 février 2014.

nauté francophone sensible aux idées d'État islamique». Près de 500 combattants de l'Europe francophone se battent au Moyen-Orient pour ce qu'on appelle là-bas Daech. Mais ses messages peuvent aussi viser des cellules dormantes.

«*L'intention première peut aussi être de prolonger la terreur, de continuer à menacer pour alimenter une peur diffuse, ce qui est le propre du terrorisme depuis longtemps. Le terrorisme du XIX^e siècle utilisait des pamphlets. Le nôtre est sur les médias sociaux pour consacrer l'omniprésence de la peur et faire peser sur la population civile l'impression que leur État ne les protège pas.*»

La question doit être approfondie. Au fond, que disent ces messages? Quel est leur objectif? À l'évidence, ils martèlent que le conflit sera exporté sur les territoires des États qui participent à la coalition internationale qui frappe le groupe armé. La professeure Campana rappelle à ce sujet le tournant signalé par les attaques parisiennes.

«*À l'origine, Daech n'était pas un groupe terroriste. Plusieurs chercheurs considèrent que c'est un groupe insurgé avant tout, mais qui pratique le terrorisme. Leur objectif premier c'était de contrôler un territoire et d'y instaurer un ordre social et politique. Le groupe s'est considérablement transformé dans le contexte des frappes aériennes et des actions au sol, des soldats kurdes et de l'armée irakienne notamment. Depuis vendredi dernier, cette conception des choses a sensiblement évolué, dit la professeure*

interviewée mercredi matin. Reste à savoir qui a commandité les attaques de Paris, le commandement central ou un groupe à l'intérieur de Daech.»

Du travail de pro

La qualité des productions ne lui échappe pas. Le florilège des imageries de la terreur ne

cesse d'étonner par le choix des images, des enregistrements, des montages. Les rumeurs veulent que les productions léchées, diffusées depuis des années, étaient dirigées par Denis Mamadou Gerhard Cuspert, ancien rappeur berlinois connu autrefois sous le nom de Deso Dogg, puis comme Al-Almani («l'Allemand»). Il a probablement été tué par une frappe américaine le 16 octobre. La relève a déjà pris le relais.

«*Al-Qaïda, avant le groupe État islamique, avait tenté d'adopter des manières de faire occidentales pour parler à un public qui vit en Occident, dit cette fois la professeure Campana. État islamique a complètement sophistiqué ces moyens. Il y a des mises en scène dans les vidéos surtout pour mettre en scène de manière hollywoodienne les violences commises. On l'a vu avec les exécutions d'otages coptes en Lybie, avec une forte symbolique, la référence aux costumes de prisonniers orange de Guantánamo ou les costumes noirs des djihadistes.*»

Ce n'est pas tout, cet État islamique, qui se prétend tel,

utilise aussi la vidéo pour sa propagande, en filmant la vie quotidienne dans ses territoires conquis. On y voit des gens au marché, des tribunaux islamiques rendant jugement, bref la stabilité et les services retrouvés par la population sous la domination.

Les outils de communication sont utilisés comme tels, comme des moyens pour répandre toutes sortes de messages. Les outils permettent en même temps de surveiller les groupes prêts à répandre la terreur.

«*Mais la stratégie de surveillance a ses limites, conclut la professeure. Les terroristes sont de très fins stratèges. Ils connaissent les moyens mis en œuvre*

sur Internet et ailleurs par les services de renseignement du monde entier pour les espionner. Ben Laden communiquait avec le monde extérieur à travers un intermédiaire de confiance qui utilisait des téléphones jetables, sans passer par le Web. Internet, les communications en ligne continueront d'être utilisés par le terrorisme et le contre-terrorisme. Mais dans cette lutte contre la terreur, ce qui prime avant tout, c'est le renseignement humain. Il faut infiltrer les groupes, avoir des indicateurs. Et ça prend beaucoup plus de temps que de naviguer sur des sites plus ou moins secrets.»

Le Devoir

Salle :15/16 Bourgie

La Fondation Arte Musica présente

NOH-BACH
Mercredi 2 décembre • 19h 30

MASATO MATSUURA, danse Nô et danse de sabre
FRÉDÉRIK HAAS, clavecin

Une rencontre entre le théâtre Nô et le Clavier bien tempéré de J. S. BACH!
Présenté dans le cadre du Festival Bach de Montréal

LES VIOLONS DU ROY
Vendredi 4 décembre • 19h 30

Stéphanie-Marie Degand, chef et violon

VIVALDI Concerto pour deux violons
LOCATELLI Concerto grosso, Il pianto d'Arianna
J. S. BACH Concerto pour trois violons
LECLAIR Concerto pour violon

Un programme virtuose pour violon!

BEATRICE RANA piano
Mercredi 9 décembre • 19h 30

J. S. BACH Partita n° 2
CLEMENTI Sonate en si mineur
CHOPIN Sonate n° 2
RAVEL La Valse

La formidable pianiste italienne Beatrice Rana est de retour à Montréal!

Billets et programmation complète
SALLEBOURGIE.CA • 514-285-2000

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL
FONDATION ARTE MUSICA
Présenté par
TD

Aleix Tobias + Claire Gignac et compagnie

Luz Ibérica, lumière et rythmes d'Espagne

VENDREDI 27 + SAMEDI 28 NOV, 20H
Le Gesù, 1202, rue de Bleury

Production La Nef

Billetterie du Gesù: 514 861-4036 / admission.com
Informations : 514 523-3095
la-nef.com | clairegignacetcompagnie.com

CULTURE › CINÉMA

Perdrerai-je ma peine ?

La chronique *Les êtres chers* confirme la maîtrise peu commune de la jeune cinéaste Anne Émond

LES ÊTRES CHERS

★★★★
Drame d'Anne Émond. Avec Maxim Gaudette, Karelle Tremblay, Valérie Cadieux, Louise Turcot, Simon Landry-Daisy. Québec, 2015, 102 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

« J'ai planté un chêne au bout de mon champ. Ce fut ma semaine, perdrerai-je ma peine ? J'ai planté un chêne au bout de mon champ. Perdrerai-je ma peine ? Perdrerai-je mon temps ? » Par deux scènes, le protagoniste du film *Les êtres chers* gratte sur sa guitare la chanson de Gilles Vigneault. La première fois, la vingtaine, il fait croire à la blague à celle qui deviendra sa femme qu'il l'a composée pour elle. La seconde, père de jeunes adultes, il la fredonne à mi-voix sous le regard inquiet de son épouse qu'il aime encore follement. Tout le drame secret du personnage tient dans ces quelques vers qu'il entonne comme une incantation, comme un espoir.

Il s'appelle David et il est artisan. Dans son petit atelier du Bas-Saint-Laurent, il fabrique des pantins; charmants personnages qui se balancent au bout de cordelettes. Ce que David ignore (mais que le spectateur sait), c'est qu'autrefois, son père, Guy, s'est pendu dans la cave de la maison familiale. Sans motif apparent, le geste lui a été caché par son frère et sa sœur. Trop sensible, David. Pourtant, cette dissimulation semble le poursuivre comme un écho funeste.

En effet, bien que comblé par Marie, son épouse et confidente, et par ses enfants, Laurence et Frédéric, David s'assombrit périodiquement, l'automne venu... Au fil des ans, un chagrin sourd, indicible, s'enracine en lui. En parallèle, Laurence, une enfant vive et créative, devient une adolescente rebelle puis une collégienne pleine de promesses.

Et la vie du clan de suivre son cours comme le fleuve en face, calme en surface, mais mue par des courants qui échappent à tout contrôle.

Des interprètes vibrants

Le second long-métrage d'Anne Émond constitue, à maints égards, l'antithèse de son superbe *Nuit #1*. Ainsi, après un pas de deux philosophico-sentimental façon huis clos, voici une belle grande chronique familiale à aire ouverte. D'ailleurs, les paysages du Bas-Saint-Laurent, magnifiés par la direction photo de Mathieu Lavergère (*Gabrielle*, *Henri Henri*), se révèlent plus que simplement décoratifs: ils sont utilisés de manière très expressive, voire symbolique.

À l'écriture autant qu'à la réalisation, Anne Émond fait montre d'une assurance qui commande le respect. Son récit morcelé en ellipses



FILMS SEVILLE

Une belle grande chronique familiale à aire ouverte

très franches — et audacieuses en cela que la linéarité rassure d'emblée — possède une cohésion organique, intuitive. Des indices sont semés tout du long, ne serait-ce qu'un regard, une hésitation, un non-dit, si bien qu'au final, toutes les boucles narratives sont bouclées. La mise en scène multiplie quant à elle les plans sophisti-

qués, mais jamais ostensiblement esthétisants.

Au cœur de cette mécanique savamment construite, des interprètes vibrants livrent des performances émouvantes, chacun ayant l'occasion de briller. En duo père-fille qui se comprend à demi-mot, Maxim Gaudette (*Polytechnique*) et Karelle Tremblay (qui pourrait être la petite

sœur de Scarlett Johansson) bouleversent.

Pour convoquer une dernière fois les mots du poète-chanteur, *Les êtres chers* n'est pas sans charrier son lot de peines, mais le film s'avère tout, sauf une perte de temps.

Le Devoir



UNIVERSAL

Un drame domestique qui avance au gré d'un rythme léthargique.

Ce mortel ennui

VUE SUR MER

(V.F. DE BY THE SEA)

★★1/2

Drame sentimental d'Angelina Jolie Pitt. Avec: Angelina Jolie Pitt, Brad Pitt, Niels Arestrup, Richard Bohringer, Mélanie Laurent et Melvil Poupaud. États-Unis, 2015, 132 minutes.

MANON DUMAIS

En décapotable, tandis que Birkin chantonne *Jane B.*, un couple américain sillonne les routes tortueuses du sud de la France, offrant une vue imprenable sur la Méditerranée. À mi-chemin entre la carte postale ensoleillée et la luxueuse pub de parfum, cette première scène du drame sentimental écrit, réalisé et produit par Angelina Jolie Pitt donne le ton. Séduit par l'élégance des images de Christian Berger (fidèle complice de Michael Haneke), le spectateur sera aussitôt frappé d'un ennui fatal.

En arrivant à l'hôtel, Roland (Brad Pitt, un peu figé) sympathise avec le barman et le patron du café (Niels Arestrup, chaleureux, et Richard Bohringer, quasi-figurant), tandis que Vanessa (Angelina Jolie Pitt, pétrifiée derrière ses faux cils) affiche un air blasé. Prétextant l'écriture de son prochain roman, Roland passe ses journées à trinquer avec le barman. Hantée par de mauvais souvenirs, accro aux cachets, Vanessa partage son

temps entre faire les courses et contempler la mer.

Faute d'un récit et de personnages assez étoffés, Jolie Pitt livre au compte-gouttes le mystère du drame domestique avançant au gré d'un rythme léthargique. Puis, Vanessa découvre un trou dans le mur. Bientôt, les Américains, en panne de désir, épient les ébats d'un couple français en voyage de noces (Melvil Poupaud et Mélanie Laurent, qui ont peu à faire sinon exposer leur chair). S'ensuivent des scènes d'une sensualité aussi artificielle que le jeu de Jolie Pitt et la désagréable impression de se transformer en voyeur en assistant à la désintégration du plus glamour des couples d'acteurs. Une curieuse sensation rappelant celle éprouvée devant Kidman et Cruise se déchirant chez Kubrick — là s'arrête la comparaison!

S'étant intéressée aux victimes collatérales de la guerre (*Au pays du miel et du sang*, *Invincible*), Jolie Pitt donne ici dans le drame bourgeois. Ou du moins l'idée qu'elle s'en fait. De fait, on jurerait que la réalisatrice ait vu en rafale les Chabrol, Sautet et Rivette tant *Vue sur mer* croule sous les clichés du genre avec pour résultat de ressembler à un soporifique pastiche de film français. Qui sait, une suite à *Mr. & Mrs. Smith* aurait été moins douloureuse.

Le Devoir

La collectionneuse

Peggy Guggenheim: Art Addict trace le portrait d'une mécène peu ordinaire

PEGGY GUGGENHEIM: ART ADDICT

★★★

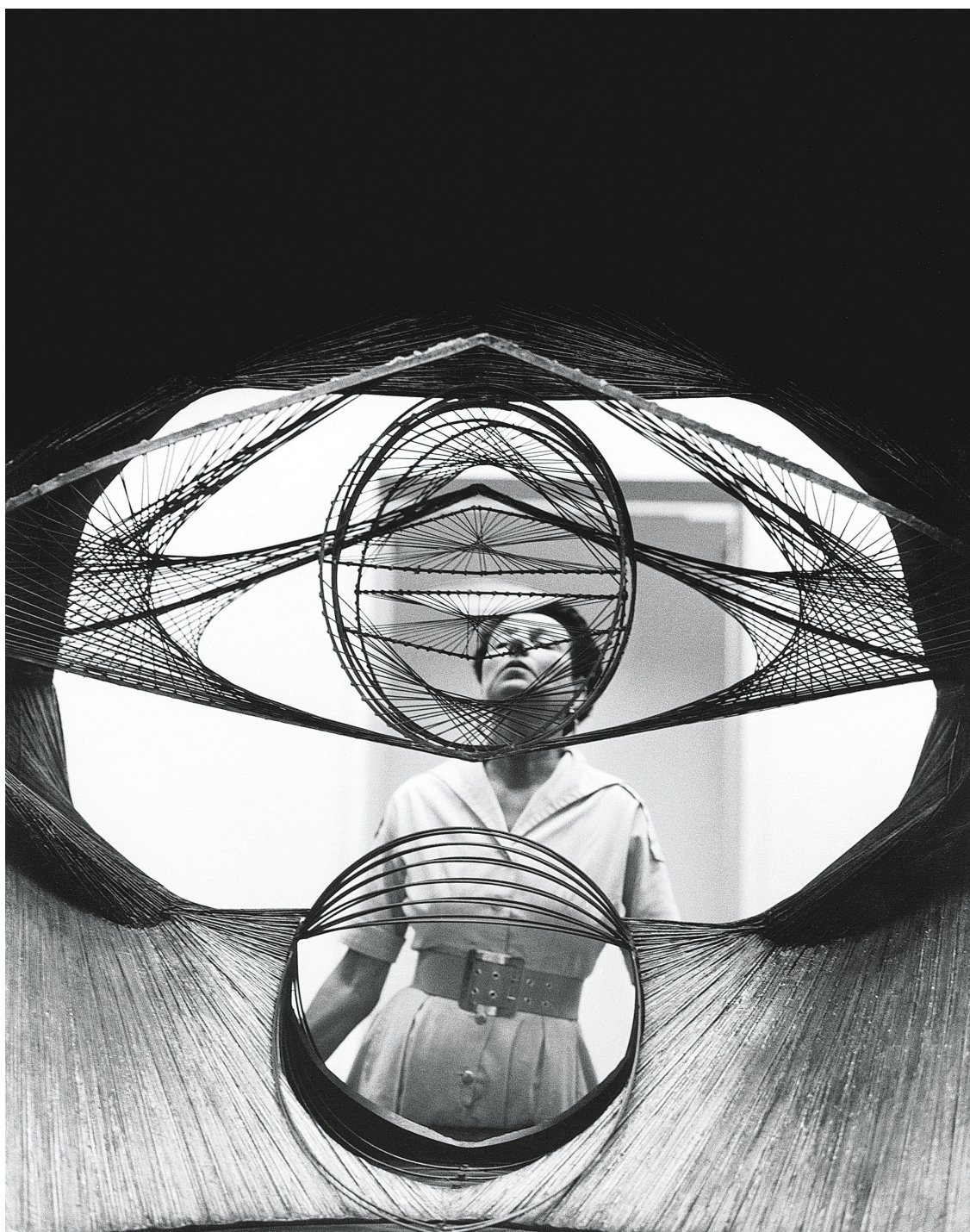
Documentaire de Lisa Immoldino Vreeland. États-Unis, 2015, 96 minutes.

MANON DUMAIS

Mouton noir d'une riche famille américaine dysfonctionnelle, Peggy Guggenheim (1898-1979) n'avait rien d'une jolie potiche courant d'une soirée mondaine à l'autre. En fait, c'est sans doute parce qu'elle ne correspondait pas aux critères de beauté de l'époque qu'elle misa sur sa personnalité extravagante afin de se tailler une place dans un univers régi par les hommes plutôt que d'épouser sagement un bon parti.

Avec un sens inné pour l'art et un goût marqué pour les artistes (on pourrait même croire qu'elle préférerait collectionner les amants plutôt que les tableaux), elle fraya notamment avec les Duchamp, Breton, Ernst, Pollock, Rothko et combien d'autres grands artistes du XX^e siècle qu'elle contribua à faire connaître au monde entier. Mieux encore, durant la Seconde Guerre mondiale, elle réussit à sauver des artistes européens d'un sort tragique en les emmenant aux États-Unis.

Portant un regard bienveillant sur cette excentrique mécène, Lisa Immoldino Vreeland livre un cours d'histoire de l'art moderne où l'anecdote, voire le potin, l'emporte sur l'analyse. Truffé des propos de la principale intéressée, qui avait une très haute estime d'elle-même, *Peggy Guggenheim: Art Addict* tire sa matière des rubans récemment retrouvés de la dernière entrevue accordée par cette riche héritière à sa biographe. Alors que cette dernière la bombarde de questions sur les intellectuels et artistes qu'elle croisa au cours de son existence tumultueuse, Guggenheim répond de façon expéditive, plus prompt à



CINEMA DU PARC

Une excentrique mécène qui avait une très haute estime d'elle-même.

raconter des banalités sur ces grandes personnalités ou à se remémorer ses rencontres sur les intellectuels et artistes qu'elle croisa au cours de son existence tumultueuse, Guggenheim répond de façon expéditive, plus prompt à

de la grande dame. Si le tout manque d'objectivité, il ne manque certainement pas de panache. De fait, grâce à un montage tonique, la documentariste fait rêver l'amateur d'art en faisant défiler des affiches

d'expositions, des photos d'artistes à l'œuvre, des coupures de presse. En résulte un catalogue vivant d'une collection d'art inestimable.

Le Devoir

ÉLÉPHANT CLASSIQ

LES FILMS
QUI ONT
FAIT
LE CINÉMA

19/22 NOV. 2015
MONTRÉAL

#elephantclassiq



PROGRAMMATION:
ELEPHANTCLASSIQ.CA



Au-delà du sexe

Le controversé cinéaste Gaspar Noé à propos de son sulfureux *Love* en 3D

FRANÇOIS LÉVESQUE

Murphy est en ménage depuis deux ans avec Omi, avec qui il a eu un petit garçon, Noé. Juste avant, il a aimé Electra. Ardente Electra. Electra qu'il aime toujours, manifestement. C'est en tout cas la conclusion à laquelle arrive Omi lorsque, à l'issue d'un appel lui annonçant la disparition mystérieuse de son ex, Murphy sombre dans un mutisme angoissé. Laissé seul, le jeune homme se remémore la rencontre, les premiers émois, le feu, la passion dévorante, le danger aussi, puis la jalousie, les erreurs, les trahisons... Autant de réminiscences charnelles que le cinéaste Gaspar Noé filme, dans *Love*, de manière frontale, explicite et, on en fit grand cas à Cannes, en 3D.

Des inconnus tiennent les rôles principaux et se prêtent au jeu des ébats sexuels captés en temps réel, ceux-ci élégamment chorégraphiés pour le compte mais ne laissant guère de place à l'imagination. C'est voulu ainsi.

« J'avais écrit une première version il y a 15 ans, et elle n'a pas beaucoup changé. En fait, je destinais cette histoire-là à Monica Bellucci et Vincent Cassel, à l'époque », révèle le cinéaste lors d'un entretien accordé plus tôt cet automne dans le cadre du Festival du nouveau cinéma.

« Ils étaient intéressés, puis ils se sont désistés compte tenu de la quantité de scènes d'amour qu'il y avait dans le film. En lisant le scénario, Monica et Vincent ont pris conscience que c'était pas mal plus... direct que ce qu'ils avaient imaginé, et c'est vrai que pour un couple célèbre comme l'était le leur, ça pouvait être embêtant. Ils étaient pourchassés par les paparazzis et tenaient à leur sphère privée. Au bout du compte, j'ai rangé le scénario et on a plutôt tourné ensemble *Irréversible*. »

L'éducation sentimentale

Love veut dire amour. Puisqu'il met autant l'accent sur la sexualité des amants, on se dit



Gaspar Noé jure que son film n'est pas une provocation volontaire.

initialement que Gaspar Noé eût mieux fait d'assumer et d'intituler son film *Sex*. Or, plus l'intrigue progresse, et plus on prend conscience qu'en se rappelant comme il le fait différentes scènes de sa trop brève vie conjugale auprès d'Electra, Murphy se trouve à faire son éducation sentimentale à rebours. Car derrière le sexe incroyable, et présenté comme tel, filtre nostalgique aidant, se dissimulait, oui, l'amour. Ce que le protagoniste, tragiquement, réalise en même temps qu'il prend conscience de l'avoir perdu.

« Au fond si Murphy et Electra se laissent, ce n'est pas à cause de leurs personnalités contrastées, même que ça les attire. Ce qui finit par ruiner leur couple, et je crois que c'est le cas de bien des gens, c'est notre mode de vie occidental plein d'alcool, de drogues et de tentations de toutes sortes. Murphy et Electra s'y abandonnent en pensant solidifier leur union, mais ils ne parviennent ironiquement qu'à se perdre l'un l'autre. La surenchère a raison d'eux », opine Gaspar Noé.

Pure provoc?

Entre autres passages lubriques, *Love* donne à voir une éjaculation en gros plan, face à la caméra. Avec le recours à la technologie 3D, vous vous doutez de l'effet produit. Impossible de ne pas sourciller — littéralement. Déjà en 2002, Gaspar Noé avait défrayé la chronique avec *Irréversible*, qui commence par la fin pour mieux remonter au commencement, avec longue scène de viol à la clé. Rebelote en 2009 avec *Soudain le vide*, quoique ce récit aux relents incestueux d'un jeune revendeur de drogue et de sa sœur *strip-teaseuse* apparaisse plutôt sage en comparaison.

Provocation volontaire? Besoin de choquer? Gaspar Noé jure que non.

« C'est probablement mon film le plus personnel. Ya plein de trucs liés à mon passé, et plein d'autres qui sont arrivés à des potes, et tout ça est mélangé à de la fiction pure. J'ai fait un film sur des histoires qui me sont proches. Pour moi, Murphy dans *Love*, c'est comme un petit frère qui aurait fait des choix différents des miens à un moment charnière, et qui voit tous ses projets bouleversés. »

Pour l'anecdote, Murphy est un étudiant en cinéma dont les murs sont tapissés d'affiches de films controversés en leur temps tels *Taxi Driver* de Scorsese et *Salò ou les 120 jours de Sodome* de Pasolini, maîtres pour qui Gaspar Noé, qui affiche ici encore une virtuosité technique emballante, ne cache pas son admiration.

Un héros fréro, donc, mais aussi un alter ego, un peu. Ainsi certaines réflexions du personnage semblent-elles sortir directement de la bouche de l'auteur, par exemple lorsqu'il déclare vouloir faire des films avec « du sang, du sperme, de la sueur et des larmes, parce que c'est de ça qu'est faite la vie ».

Voilà qui résume avec assez de justesse le cinéma de Gaspar Noé. *Love* prend l'affiche le 27 novembre.

Le Devoir



Les membres de l'équipe Spotlight du Boston Globe reçoivent un prix Pulitzer pour leur travail.

Les bonnes personnes

Spotlight revient sur l'enquête journalistique qui a prouvé que le diocèse de Boston protégeait ses prêtres pédophiles

SPOTLIGHT: ÉDITION SPÉCIALE (V.F. DE SPOTLIGHT)

★★★★
Réalisation: Tom McCarthy. Avec Michael Keaton, Rachel McAdams, Mark Ruffalo, Brian D'Arcy James, Liev Schreiber, Stanley Tucci, John Slattery. États-Unis, 2015, 128 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

En 2002, le quotidien le *Boston Globe* publia en une un article incendiaire prouvant, témoignages, correspondances et autres registres officiels à l'appui, que les autorités religieuses locales avaient mis en place au fil des décennies un système de protection de ses prêtres pédophiles. Il ne s'agissait pas du premier scandale du genre à éclabousser l'Église catholique, et d'autres ont éclaté depuis, au Québec notamment. Toutefois, la puissance de la religion dans cette ville américaine en particulier, dont la majorité de la population est de souche irlandaise catholique, était jusqu'alors, pratiquement incommensurable. D'où l'importance symbolique de ce déboîtement institutionnel précis sur lequel revient,

avec une rigueur toute journalistique et un sens du récit tout hollywoodien, le formidable *Spotlight*: édition spéciale.

Le titre fait référence à l'équipe de journalistes d'enquête du *Boston Globe* (Rachel McAdams, Mark Ruffalo, Brian D'Arcy James, justes) qui se vit confier par le nouveau rédacteur en chef Marty Baron (Liev Schreiber, effacé), un juif célibataire ne manquant pas de relever dans les officines religieuses, la tâche de creuser le dossier épineux des agressions d'enfants par des prêtres. Baron, qui débarquait à peine à Boston et disposait par conséquent d'une distance critique, estima d'emblée qu'il y avait là « une histoire », pour reprendre le jargon de la profession. Des entrefilets étaient parus ici et là, mais jamais le quotidien, ni l'un de ses concurrents du reste, ne s'était donné la peine d'investir sérieusement en dépit de plusieurs témoignages troublants de victimes.

À cet égard, le chef de ladite division de reporters (Michael Keaton, la retenue fabuleuse) y va d'un *mea culpa* senti vers le mitan du film en déclarant à un gros bonnet du cru: « C'est vrai qu'il faut tout

un village pour élever un enfant, mais c'est aussi vrai qu'il faut tout un village pour abuser d'un enfant. »

Et la lumière fut

Et de fait, outre le diocèse de Boston et son — quoi d'autre — pontifiant cardinal Bernard Law, le scénario très documenté et très serré du cinéaste Tom McCarthy (*Le chef de gare*, *Le visiteur*) cible l'ensemble de la communauté en démontrant par A plus B de quelle manière l'Église avait la mainmise sur les pouvoirs politique, juridique, voire, oui, journalistique, et comment ceux-ci fermèrent également les yeux en toute connaissance de cause des années durant. « Cette ville a besoin de l'Église! » proteste un autre distingué membre du gotha bostonien, comme si ceci excusait tout cela.

Autant parce qu'il facilite le travail des journalistes que parce qu'il le met en péril, on parle par la bande beaucoup d'Internet dans cette production intelligente et sensible qui se compare favorablement au classique *Les hommes du président*, d'Alan J. Pakula. Dans l'un de ses sermons, un prêtre s'étonne de « tout ce savoir »

désormais accessible en un clic et il met en garde ses ouailles en leur rappelant que la connaissance, c'est bien, mais que la foi, c'est mieux. L'action a beau débuter en 2001, plus celle-ci progresse, et plus il devient apparent qu'une forme de grande noirceur règne toujours, insidieuse et implicitement admise.

Heureusement qu'à force de pugnacité journalistique, et il en fallut, et de courage de la part de centaines de victimes, et il en fallut encore plus, il fut désormais impossible de détourner le regard lorsque le *Boston Globe* braqua les projecteurs sur l'Église catholique.

À l'issue de leur vaste couverture du dossier (600 articles environ), les membres de l'équipe Spotlight reçurent un prix Pulitzer largement mérité. Et le cardinal Law? Il démissionna de son poste. Et fut promu par le pape Jean-Paul II à la tête de la basilique Sainte-Marie-Majeure de Rome.

Comme quoi, même quand la lumière se fait brûlante, il y a toujours un petit coin d'ombre où aller se cacher lorsque l'on connaît les bonnes personnes.

Le Devoir

Boucler les Hunger Games

HUNGER GAMES: LA REVOLTE, PARTIE 2 (V.F. DE THE HUNGER GAMES: MOCKINGJAY, PART 2)

★★★★
Réalisation: Francis Lawrence. Scénario: Danny Strong, d'après le roman de Suzanne Collins. Avec Jennifer Lawrence, Josh Hutcherson, Liam Hemsworth, Woody Harrelson, Donald Sutherland, Philip Seymour Hoffman, Julianne Moore. États-Unis, 137 minutes.

ODILE TREMBLAY

Troisième volet de la saga des *Hunger Games*, ce film du cinéaste Francis Lawrence n'est pas le plus palpitant du triptyque. Fermant, comme dans le roman de Suzanne Collins, la boucle de ces productions vedettes, le scénario perd des dents, de la couleur et son originalité. Comme un soufflé qui se dégonfle. Mais les *Hunger Games* ont eu une telle importance pour un public adolescent surtout, au départ plongé dans la série littéraire, que les spectateurs courront le voir de toute façon. Il s'agit aussi de la dernière apparition à l'écran du défunt Philip Seymour Hoffman en maître du jeu dans cette trilogie tournée à la queue leu leu. Des scènes manquantes ont été réécrites, des mouvements de caméra magnifiés pour mettre l'acteur en lumière. 125 millions, quand même, ce film est le plus onéreux de la série, mais paraît interminable.

La guerre de civilisations au centre des *Hunger Games* n'est pas sans rappeler les méfaits du groupe État islamique, et la première du film a joué profil bas dans les circonstances.

Les cascades sont bien faites: explosions, incendies, déferlement de nappes pétrolières au centre-ville (cette illusion a ses ratés), excellents décors (certains en Allemagne jadis avec édifices carrés et austères repêchés de l'ère soviétique), musique tantôt légère sur fond celtique, tantôt lourde, bruyantes sans faille, mais un air de déjà-vu. Les deux premiers volets sonnaient plus neufs. Au menu aussi: des batailles réduites à des effets spéciaux d'incendies. Le scénario n'est pas à la hauteur, malgré un rebondissement clé, et les bons sentiments (l'enfant blond jouant dans les blés, cliché absolu) clôturent



L'actrice Jennifer Lawrence montre l'étendue de son registre.

cette trilogie à travers des images si convenues qu'on en lève les yeux au ciel.

Récapitulons: l'héroïne et as du tir à l'arc, Katniss (Jennifer Lawrence), guérit ses blessures et part en guerre contre le président Snow (Donald Sutherland, toujours succulent et pervers) dans le royaume post-apocalyptique de Panem, entraînant ses fidèles à sa suite, d'autant plus qu'il y eut trahison du machiavélique président, lequel veut la peau de la jeune intrépide.

Ici, pas d'ados gladiateurs envoyés dans la forêt pour survivre ou mourir, en s'entre-tuant afin de distraire le bon peuple, mais une guerre sans merci contre le système lui-même. D'un côté, le manipulateur Snow, de l'autre, la dame Alma Coin (Julianne Moore, au personnage ici mal développé). Et les troupes au sol qui veulent une vie normale.

Peeta (Josh Hutcherson), l'ancien amoureux de Katniss, au cerveau lavé, reprend du service sans convaincre, mais il se rebiffe en découvrant avoir été instrumentalisé pour tuer sa chérie. C'est la jeune héroïne qui se voit aux prises avec tous les dilemmes, dans la solitude du pouvoir qui lui échoit. Jennifer Lawrence montre une fois de plus l'étendue de son registre, son personnage devenant une vraie adulte à mesure qu'elle doit explorer les zones troubles de ses ennemis — dont des hommes-lézards surgissant dans d'affreux tunnels — et d'elle-même. Cette jeune actrice au faite de sa gloire porte le film, dans un rôle en évolution. Elle ne l'a pas volé.

Sinon, c'est bien longuet, sauf sans doute pour ceux qui avaient savouré les romans de Collins.

Le Devoir